



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



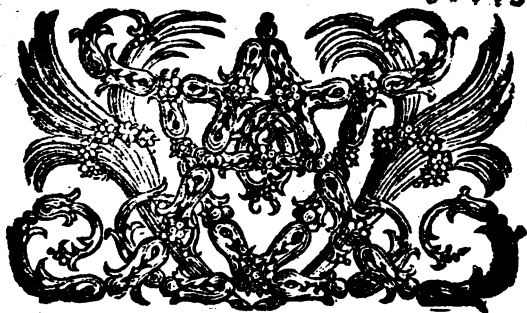
MERCURE GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

M A R S 1694.

807156



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere au Mercure Galant.

M. DC. XCIV.

Avec Privilege du Roy.



LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Mars 1694.

SErmons de saint Augustin, traduits par Monsieur Dubois Auteur des Offices de Cicéron & des Lettres de saint Augustin, en deux volumes in-octavo, 8. livres.

Les Oracles des Sibilles, ind. 30. sols.

Les Souffleurs Comedie, avec les Airs nottez en Musique, indouze 36. sols.

La Parisienne Comedie, ind. 20. sols.

Le Nouveau Jeu de l'Homme-
bre de la maniere qu'on le
jouë à la Cour, indouze nou-
velle Edition augmenté, 10.
sols.

Journal Campemens mar-
ches & Barailles des Armées
du Roy en Flandres contre
celle des Alliez 40. sols.



MERCURE



MERCURE GALANT

MARS 1694.



L n'y a point d'Etats
qui ne manquent quel-
quefois des choses ne-
cessaires à la vie ; sur
tout lors que la terre les produit,
on ne peut se répondre de sa fe-
condité , qui est toujours in-
certaine , mais elle donne sou-
vent avec prodigalité les mes-
mes choses dont elle a été avare

MARS 1694.

A

2 MERCURE

les années précédentes. Ainsi
lors qu'un Etat souffre de ce
costé-là, la faute en doit estre
imputée seulement à la Na-
ture. L'année dernière, la di-
sette des bleds fut tres grande
en Espagne ; ce malheur a
passé ensuite en France, où le
bled a neanmoins valu la moi-
tié moins que ce qu'il a couru
en Espagne. L'Angleterre
souffre aujourd'huy la mesme
peine, & le pain y vaut six
sols la livre. L'Espagne a beau-
coup souffert, & le temps seul
a apporté des adoucissmens à
la misere de ces Peuples. On
ne peut dire encore comment
ceux d'Angleterre seront se-
gourus, mais toute l'Europe
sait que le Roy de France ayant
paru veritablement Pere de ses
Sujets en cette occasion, s'est

servi pour adoucir leur malheur, de tous les moyens qui pouvoient les soulager. Ce Prince a fait d'abord des remises en plusieurs Provinces d'une partie des deniers qui luy estoient dûs. Il a reculé le paiement d'autres sommes qui luy estoient accordées, pour soutenir une Guerre qui détruiroit la Religion Catholique, si elle ne tournoit pas à son avantage. Il a fait ensuite de grandes aumônes aux Pauvres honteux, lesquelles se sont après beaucoup étendues, puis voyant la disette augmenter, il a fait construire plusieurs Fours avec une grande dépense, afin de faire distribuer du pain aux plus necessiteux. Ceux qui pouvoient subsister sans ce secours y ayant apporté de la confusion, Sa Majesté le changea

en une somme de quarante mille écus , qui a esté tous les mois delivrée aux Curez , pour estre distribuée aux Pauvres de leurs Paroisses , & pendant que sa charité agissoit ainsi d'un costé , sa prevoyance se faisoit remarquer d'un autre , pour faire venir des bleds dans le Royaume , en remettant une partie de ses droits à ceux qui seroient assez heureux pour y réussir. Il donnoit des escortes aux autres , & en faisoit venir à ses propres dépens ce qui a fait diminuer notablement la cherté du bled. Je pourray vous en dire davantage en fermant ma Lettre , à laquelle je suis obligé de travailler presque dès le commencement de chaque mois. Cependant admirez , Madame , la genereuse bonté du Roy , son amour pour

ses Sujets , & ses soins & la dépence pour les soulager , quoy que d'ailleurs ce Monarque ait toute l'Europe à combattre , & la Religion Catholique à soutenir.

La Relation que vous allez lire , estant un fait connu dans le lieu où la chose s'est passée , j'ay crû ce fait d'autant plus digne de la curiosité du Public , qu'il est utile qu'on sçache tout ce qui peut faire perdre la vie aux hommes. La chose à la verité , n'est pas ordinaire , mais il n'est pas impossible qu'elle arrive encore ; ainsi les experiences qui ont esté faites , pourront censerver plusieurs personnes. Ceux qui auront des lumieres sur les morts precipitées , dont les circonstances sont contenues dans cette Relation , pour-

6. MERCURE

ront donner leur sentiment ,
& j'auray soin d'en faire part
au Public.



RELATION

D'un accident extraordinaire ,
arrivé au Fauxbourg de Sainte
Savine de Troyes en Cham-
pagne.

LE 28. Juillet 1693. entre
six & sept heures du soir il ar-
riva qu'un enfant, Petit-fils d'Ed-
me Gilbert, Capitaine de Charrois
demeurant au Faux-bourg de Sainte
Savine de Troyes, ayant laissé tom-
ber par hazard, ou autrement, sa
Perruque dans un des puits de la
cour de sa maison, où il y en a deux,
son Neveu & domestique, appelé

Jean Lumillard , âgé d'environ vingt trois ans , qui revenoit du travail de la moisson , entendit dire qu'il y avoit une Perruque tombée dans le puits. Il se resolut aussi-tôt à y descendre , pour reprendre la Perruque ; & en presence du Maistre du logis , & autres personnes , il descendit effectivement dans le puits , à l'aide de la corde & du tour , servant à tirer & puiser l'eau. Deux ou trois personnes conduisoient le tour , & il ne fut pas plutôt descendu vers l'eau , qu'après avoir dit deux fois, Mon Dieu je me meurs , il perdit & la parole & la vie. On l'appella inutilement à haute voix , il ne fit aucune réponse. Ceux qui se trouverent presens firent leurs efforts pour le retirer , mais ils ne purent en venir à bout , ce qui fit que le Maistre du logis sortit , & après qu'il se fut crié devant sa porte ,

un nommé Pierre Terrançon , âgé d'environ vingt deux ans , natif de Maseon , Compagnon de Pierre Thomassin , Maréchal demeurant proche le Sr Gilbert , accourut , & pressé par la charité de sauver la vie à son voisin, il se hazarda à descendre dans le puits ; ce qu'il executa avec chaleur , ayant pris néanmoins la précaution de lier au bout de la corde un baston assez fort pour l'enjamber, & s'asseoir dessus pour se mettre en seureté en tenant la corde de ses deux mains. On le descendit , & lors qu'il fut près de l'eau , il cria d'un ton effrayé, Il est noyé, remôtez moy vite. A peine eut il prononcé ce peu de paroles qu'il tomba dans le puits, ayant laissé échaper la corde qu'il tenoit en descendant. Un troisième, qui estant Cureur de puits, avoit plusieurs fois curé celui cy, fut appelé pour y descendre. Son nom estoit Laurent, dit

Gaston. Il estoit âgé d'environ cinquante ans, Sonneur de l'Eglise de Sainte Savine, & demouroit au mesme Fauxbourg, & proche la maison du Sr Gilbert. Ce Cureur de puits estant accouru, enjamba le mesme bâton, & s'assit dessus, entenant la corde des deux mains, comme avoit fait Pierre Terrançon. Sitost qu'il fut au milieu du puits, il poussa deux ou trois sours, & se laissa tomber comme les deux autres. Tous les spectateurs demurerent fort surpris de ce funeste accident, & la seule resolution que l'on put prendre, ce fut de retirer promptement ces trois malheureux, pour voir s'il y en auroit quelqu'un qui eust encore un reste de vie. On ne perdit point de temps On lia un trochet à la corde, & on les retira morts avec le crochet l'un après l'autre; l'un par le soulier, l'autre par le jaret, & le troisi-

me par la ceinture de son tablier qu'il avoit mis. La Justice fut appelée pour faire les informations requises, & proceder juridiquement. Il fut ordonné que le lendemain matin la visite & les rapports en seroient faits par le Conseiller Medecin de Sa Majesté, & les Chirurgiens Iurez demeurant à Troyes, ce qui fut executé. Voilà le fait.

Il s'agit presentement de sçavoir comment est arrivée la mort subite de ces trois personnes tombées dans le puits, ou plutôt par quelle cause elle est arrivée. C'est ce qu'on ne peut bien faire voir qu'après que l'on aura rapporté quelques remarques qui ont esté faites sur la situation & façon du puits, & quelques experiences faites aussi par le Conseiller Medecin du Roy, qui a fait le rapport de cest trois morts.

Le puits a six toises de profon-

deur , & dans le temps de cet accident il n'y avoit pas dedans plus de cinq pieds d'eau. Cette eau est froide , & n'est pas bien pure & bien limpide. On en tire peu , & il n'y a que les Bestiaux qui en boivent, tant à cause de la commodité que l'on a d'un autre puits qui est dans la mesme cour , dont l'eau se trouve assez bonne , qu'à cause d'un gros fumier qui est auprès de ce puits , où depuis plus de trente ans on y en a mis de mesme.

Un autre Cureur de puits que celui qui y est pery , a dit y estre descendu depuis douze ou quinze ans , & a assuré qu'il n'est pas entierement muré par le bas. C'est ce que l'on ne sçait pas avec une pleine certitude.

Ce puits , qui est ouvert en haut , & presque également par tout de quatre pieds en diametre , est situé

dans le milieu de la cour, & presque dans le lieu le plus bas. Sa couverture est un petit toit, élevé de terre de 7. à huit pieds de Roy, & ce toit est bien garuy de bois façon de tuiles, le reste de bois de charpente. On y a voulu descendre un flambeau bien allumé, & ce flambeau n'est pas descendu dans le puits plus bas qu'une toise sans s'éteindre, quoy qu'on ne se soit pas apperceu que la flambeau ait esté fort agitée. On l'a mesme descendu plusieurs fois bien allumé, & on n'a pu passer cet endroit sans que la flame se soit étouffée de la mesme sorte. Ce qui est bien digne de remarque, c'est que le mesme flambeau allumé à esté descendu dans ce moment jusqu'à l'eau de l'autre puits, qui est dans la mesme cour, & qu'on l'a remonté jusques en haut sans que la flame se soit éteinte. Cet autre puits est dans la place de la cour la plus

élevée , auprès d'une muraille & d'un toit de la maison qui luy fait un peu d'ombre. Il est bien muré , & n'a pas de toit particulier qui le couvre comme l'autre. Il est pour le moins aussi profond , & ses eaux ne sont pas moins basses que dans le premier, où l'on a aussi descendu une chandelle allumée dans une lanterne assez bien fermée de toutes parts, & elle a esté éteinte dans le mesme endroit que le flambeau qu'on avoit descendu. On y a jetté plusieurs fois des feuilles entières de papier allumées , qui ont esté éteintes , la flamme s'estant étouffée aussitost qu'elles sont descenduës environ une toise dans le puits.

On a voulu voir si le Chien, & le Chat qui a la vie fort dure, y auroient le mesme sort , & y periroient aussi. On a descendu premieremēt un chien qui estoit de mediocre taille , mais

fort, & lié dans un panier d'ozier, jusqu'à la superficie de l'eau. Lors que ce Chien fut un peu plus haut que le milieu du puits, il poussa deux ou trois cris, & l'ayant retiré incontinent, on l'exposa au grand Soleil, qui le fit revenir en peu de temps. Estant entièrement revenu, on le descendit une seconde fois jusqu'à l'eau; il poussa encore quelques cris, & eut ensuite des convulsions. On le retira après l'y avoir laissé environ autant de temps qu'il en faut pour dire un Miserere, & il se trouva froid & sans mouvement. Neanmoins le grand Soleil auquel il fut exposé le fit encore revenir, mais avec beaucoup de peine, la respiration estant de temps à autre fort fréquente & difficile, semblable à celle d'un Astmatique lors qu'il est dans son paroxysme. On attendit qu'il eust repris ses forces entieres pour l'y dé-

cendre une troisième fois , & l'y ayant laissé environ l'espace de deux Miserere un peu au dessus de l'eau, on le vit dans les premières convulsion. On le retira enfin mort & froid , les jambes un peu roides ; & de l'écume autour de la gueule. Le Soleil ne put luy redonner la vie cette troisième fois , comme il avoit fait la première & la seconde. Pour ce qui est du Chat , on l'avoit enfermé dans un panier d'osier à salade , avec son couvercle , mais ce couvercle ne se trouvant pas assez bien lié , le Chat ne fut pas plutôt descendu une toise , qu'il fit un effort pour sortir de sa prison , qu'il força. Il l'ouvrit par le haut , & estant sauté dans le puits , il y mourut sans pousser de cris , ny faire de mouvemens.

On ne s'est pas contenté des expériences faites en Esté ; on a voulu

en faire en Hiver, & le 17. Janvier dernier, entre deux & trois heures après midy, lors qu'il faisoit un tres-grand froid, on descendit & remonta deux fois dans le mesme puits jusqu'au fond, car il y a peu d'eau presentement, un flambeau allumé sans que la flame s'en éteignist. Au contraire, il sembloit qu'à mesure qu'on descendoit le flambeau, il s'allumoit de plus en plus. Ce mesme jour, après la descente du flambeau, on descendit dans le puits une poule d'Inde, liée par les pattes, & on la laissa au fond l'espace d'un demy quart d'heure. Qu'y qu'elle ait la vie moins dure que le chien, on la retira vivante, & plus vermeille qu'elle ne l'estoit avant qu'on l'eust descendue.

Il faisoit fort chaud le jour que l'accident arriva au mois de Juillet. L'un des trois qui ont pery dans le

puits , avoit mis un méchant juste au corps fort léger ; & percé en plusieurs endroits , & estoit pieds unds , & les deux autres estoient en chemise lors qu'ils descendirent. L'un de ces trois mangeoit une soupe lors qu'on l'appella pour y descendre. L'autre avoit goûté , & le troisième n'avoit pas mangé depuis son dîner , ou s'il avoit mangé , il n'avoit que tres peu d'alimens , car il s'est trouvé dans son estomach fort peu de chyle.

Avant que d'exposer au Public son sentiment sur la cause de leur mort , il est à propos de dire ce qui s'est trouvé dans le corps de ces trois personnes , dont l'ouverture fut faite le 29. Juillet , lendemain de l'accident à neuf heures du matin. On ne peut pas dire qu'ils ayent esté noyez , puis qu'on n'a pas trouvé un demi-verre d'eau dans l'estomach , dans les

intestins & dans la capacité de la poitrine de trois cadavres peris dans ce puits. On a remarqué toutes les parties contenues dans les deux ventres, sçavoir le milieu & inferieur, fort saines & bien conformées; ce qu'on a pu reconnoître, c'est seulement une écume autour de la bouche, & un sang épais & figé dans les vaisseaux sanguiferes, grands & petits, principalement du poumon, ce qui peut estre suffisant pour s'instruire de la cause de leur mort.

Quelques uns ont cru qu'il y avoit dans ce puits un Basilic, qui ayant vû le premier ces hommes, les avoit tuez de sa veue; mais outre que chacun ne convient pas de ce fait, quand on en voudroit supposer la verité, ce sentiment se renverse par la mort du Chien, & par l'extinction du flambeau & de la chandelle, la veue du Basilic n'estant point ca-

pable de produire ces effets.

Les autres ont imputé la cause de ces trois morts à une vapeur maligne & corrompue, répandue & meslée avec l'air de ce puits, provenant du fumier qui est amassé auprès, mais quelle apparence que toute cette vapeur maligne se trouve renfermée dans ce puits, qui est assez ouvert pour la laisser sortir, les vapeurs ainsi corrompues étant assez en mouvement pour n'être pas toujours arrêtées dans cet endroit ? L'air de la cour où est ce fumier devrait en être encore plus chargé, & ainsi plus dangereux, ce qui n'est pas; outre que l'extinction du flambeau & les circonstances qui accompagnent la mort du chien, comme le froid & la roideur de ses membres détruiraient suffisamment cette opinion, car ces vapeurs étant supposées chaudes, comme elles le doivent être, n'éteindront pas le flambeau allumé,

Et la chandelle allumée, renfermée dans la lanterne.

D'autres ont prétendu parler plus juste, en disant que c'est une veine de la terre qui s'est fait une ouverture dans ce puits, & y pousse une vapeur chargée de quelque Metal ou Mineral dangereux & lethifere, comme de Mercure, Arsenic, ou autre; mais je croy que ce sentiment peut être encore détruit par l'extinction du flambeau & de la chandelle; car si ces prétendues vapeurs de Mercure, d'Arsenic, ou autres, sont capables de tuer l'homme, elles ne peuvent pas éteindre ce flambeau & cette chandelle allumée, & renfermée dans une lanterne. Il faut donc trouver une cause qui soit capable d'ôter la vie à l'homme en peu de temps, & qui puisse produire les effets que l'on vient de rapporter.

Ceux qui savent ce qu'un air extrêmement chargé d'un nitre grossier, épais & condensé, est capable de faire sur le sang de l'homme vivant, tomberont d'accord qu'il peut luy ravir la vie en peu de temps, lors qu'il est parvenu jusqu'à luy. Tel est, à mon sens, celuy qui est contenu dans ce puits, soit que cet air froid vienne seulement du puits, & de l'eau qu'il contient, soit qu'il en viennent de la terre ouverte dans quelque endroit de ce puits, qui meslez ensemble composent un air si froid, qu'il est suffisant pour coaguler & glacer le sang, comme il a fait celuy de ces trois personnes dans les vaisseaux sanguiferes. Ce froid excessif se fait assez connoître par l'extinction du flambeau & de la chandelle allumée, qui s'éteignent & s'éteignent en un instant, lors qu'ils sont

descendus une toise seulement, & qui ne s'éteignent pas dans l'autre puits de la même cour, dont la profondeur, comme j'ay déjà dit, st du moins égale à l'autre, & qui a ses eaux également basses.

Ce principe ainsi posé, je dis que les hommes qui sont descendus dans ce puits, avoient les pores de la peau fort ouverts, à cause de la grande chaleur qui estoit en ce pays depuis huit jours, & le sang estoit destiné d'une partie de ses esprits, qui se dissipent aisément par la chaleur & par le travail. Ces hommes donc passant en un instant d'un air extrêmement chaud dans un air extrêmement froid, cet air froid, quoy qu'épais, ayant trouvé les pores de la peau fort ouverts, a pénétré avec son nitre acide grossier jusque dans les glandes miltaires de la peau, & y ayant ren-

contre quantité de petites veines, & artères qui aboutissent à ces glandes, il y a figé, épaissi & coagulé le sang. Le même effet a esté produit en mesme temps dans le poumon; car le mesme air froid du puits, estant entré par le moyen de la respiration, & ayant trouvé la mesme disposition, sçavoit une grande ouverture des pores de la substance pulmonaire, il s'est aisément glissé dans le sang, & par la force du nitre grossier dont il estoit chargé, il a aussi figé & coagulé ce sang passant par le poumon. Or comme il est certain, au sentiment de la plus saine partie des Philosophes & des Medecins modernes, que la vie de l'homme dépend & consiste dans la circulation & la fermentation naturelle du sang, l'une & l'autre ayant esté détruite par ce nitre grossier &

condensé de l'air froid , on ne doit pas estre surpris si la mort de ces trois personnes est arrivée subitement de la maniere qu'on vient de le dire cy devant.

J'ay fait remarquer que par la grande chaleur il se fait une grande dissipation d'esprits , & notamment dans les personnes qui s'exercent à de forts travaux , tels que sont ceux de la moisson , & d'un Marechal , parce que je suis persuadé que si le sang estoit rempli d'une abondance d'esprits , il seroit plus en estat de resister à la coagulation qui luy peut arriver , & qui peut estre causée par un air froid , tel qu'est celuy de ce puits.

Beaucoup de raisons jointes aux experiences qui ont esté faites , principalement du Chien , me portent à croire que si ces hommes suffoquez dans le puits avoient esté liez de
maniere

maniere qu'on eust pû les remonter
incontinent après qu'ils y ont esté
descendus, on auroit pû les faire re-
venir, en les exposant à un grand
feu, & leur faisant avaler, s'ils n'a-
voient pas esté entierement morts,
quelques remedes chauds, comme les
Cordiaux & Sels volatiles & acres,
qui auroient esté capables de briser
& de diviser le nitre grossier qui
tenoit le sang glacé & coagulé dans
les vaisseaux sanguiferes, de mesme
que le Chien est revenu en vie à l'ai-
de de l'ardeur du Soleil, une premiere
& une seconde fois, parce qu'il n'a-
voit pas demeuré assez de temps dans
le puits, pour que son sang fust en-
tierement figé & coagulé.

Voilà ce qu'on a pû decouvrir jus-
qu'à present du fait & de l'accident
qui est arrivé en ce pays. La raison
pour laquelle on n'a pas envoyé
plûtost cette Relation, est que l'on a

Mars 1694.

B

attendu l'hiver ; afin de s'assurer en quelque maniere de la cause de ces morts precipitées , par les deux dernieres experiences faites dans le plus grand froid de cet hiver , que j'ay rapportées , ce qui nous doit confirmer que ce n'est que l'air froid qui se retire pendant la grande chaleur dans les lieux souterrains , au lieu que l'hiver pendant le grand froid , c'est la chaleur qui se trouve renfermée & concentrée dans ces mêmes lieux.

On prie les Sçavans , comme on sçait que la France en est remplie , d'en donner leur sentiment au Public , qui leur en sera obligé.

J'ay à vous faire part de plusieurs Vers d'une jeune Muse, où vous trouverez beaucoup d'esprit , & sur lesquels il faut vous donner quelques éclaircis-

GALANT.

3

semens. Un Marquis illustre commandoit l'Esté dernier la Noblesse de son Canton pour l'Arriereban , dans une petite Ville de Normandie, où la politesse, la galanterie, & le bel esprit ne regnent pas moins que dans les plus grandes Villes du Royaume. Il y fit plusieurs habitudes , & entre autres il lia une amitié fort étroite avec un homme de la Robe , aussi distingué par son mérite , que par son bien , & qui ayant épousé une Femme de sagesse & de vertu , en a une Fille unique , qui possède tous les charmes & tous les agrémens qu'on peut souhaiter dans une jeune & fort aimable personne. Le Marquis en fut d'abord enchanté , & prit pour elle la plus violente passion qui fut jamais. Cependant la

B 2

Belle ne s'applaudit pas de cette prompte & importante conquête. Il est marié , & déjà sur son retour , & il n'avoit pas affaire à des Provinciaux qui fussent capables de se laisser ébloüir de l'éclat de sa naissance, & de la grosse dépense qu'on luy voyoit faire. Il fut donc contraint de s'en tenir aux termes d'une honneste société, & d'avoir mesme de si grands ménagemens, que ce commerce n'eust pas le moindre air de galanterie amoureuse , sans néanmoins en bannir les choses qui pouvoient le rendre plus agreable , & le faire durer plus longtemps. Il continuë en effet toujours avec beaucoup d'agrément de part & d'autre , & on n'a pas laissé passer l'occasion des Etrennes sans en donner d'obligeantes

marques. Les Dames luy envoyèrent des Vers sous les noms d'Uranie & du Dragon vigilant, qui sont les noms qu'il leur a donnez, par les raisons qu'il est fort aisé de s'imaginer. Il leur répondit par d'autres Vers, & comme il ne se pique pas de Poësie, il pria quelques-uns de ses Amis, de luy faire ses Réponses. L'un d'eux qui prend beaucoup d'intérêt à la charmante Uranie, ce qui peut-estre aura de la suite, se chargea de ce soin avec plaisir; & les Dames ayant répliqué en s'adressant uniquement au Marquis, comme Auteur des derniers Vers, un jeune Cavalier, qui a beaucoup de brillant, de vivacité & de génie pour la Poësie, les ayant vûs s'est piqué au jeu, peut-estre autant du cœur que de l'esprit, & a fait les re-

pliques qui finissent cette espee
de petit Recueil, que l'on pour-
roit appeller la Guirlande d'V-
ranie , à l'imitation de la Guir-
lande de Julie , si celebre autre-
fois sur le Parnasse.

E S T R E N N E S

De Mademoiselle D. A. G. E.
à M. le Marquis de B.

Que de prosperitez, cette nou-
velle année.

Combleroient vostre destinée,
Marquis, que vous seriez heureux
Si le Ciel exauçoit mes vœux,
Car j'en fais pour vous plus de mille
Où je me fête toujours l'agréable & l'u-
sile.



Non pas que vous ayez besoin
D'honneurs, de plaisirs, de richesses,
La fortune en a pris le soin,

Et vous accable de caresses :
 Mais dans le poste avantageux,
 Où, selon vos desirs, de tout elle dis-
 pose ,
 Vous m'avouerez entre nous deux ,
 Qu'il manque toujours quelque
 chose
 Aux grands cœurs , aux cœurs a-
 oureux.



C'est quelquefois au Rien., mais ce
 Rien inquiète ;
 Sans luy l'on se croit malheureux,
 Et la félicité sans luy n'est pas par-
 faite.
 C'est donc là que je veux,
 C'est-là, ce que je vous souhai-



Mais quoy, me direz vous ! vraiment
 me voilà bien ,
 Uranie , ah ! la belle Estrenne !
 Pour present un souhait, & ce souhait
 est Rien :

*Cela ne valoit pas la peine
De fatiguer tant vostre veine.
Je vous entens, Marquis, mais m'en-
tendez vous bien ?*

*Pensez-y plus d'une semaine ,
Je vous donne beaucoup , en ne vous
donnant Rien.*

La Mere de la jeune Demoi-
selle écrivit ce Madrigal dans
la mesme feuille , sous le nom
du Dragon vigilant.

JE voudrois bien sur ce Revers ,
Et tandis qu'Apollon vient nous
voir la nuit

~~vous~~ envoyer cinq ou six Vers
Le jour de l'an, pour vostre Etrenne;
Car je sçay ce que je vous doy
Pour toutes les bontez que vous avez
pour moy.

Et dont j'auray toujours de la recon-
noissance.

A quoy donc est-ce que je pense ?

Ces Vers sont de méchant aloy :

C'est mal à propos se commettre.

Retirons-nous pour nostre honneur

Je veux un Madrigal, & je fais une

Lettre ,

Qui m'oblige à finir par , je suis de
bon cœur , &c.

Réponse du Marquis sur les
mesmes Rimes.

A U R A N I E. •

Recevez les souhaits de mon cœur
cette année

Que mon amour répand sur vostre
destinée ,

Et comprenez , hélas ! que je serois
heureux

Si je pouvois un jour vous adresser
mes vœux ,

Car j'aurois avec vous des plaisirs
plus de mille ,

B 5

*Et je pourrois trouver le plaisant &
l'utile,*



*Pour vous apprendre au vray mon
extrême besoin ,*

*Qui n'est pas , selon vous , le man-
que de richesses ;*

*C'est l'amour qui n'a pas , à mon gré ,
sout le soin*

*De me faire obtenir vos plus tendres
caresses.*

*Parmy tant de Rivaux m'est-il
avantageux*

*Que ce cruel amour dispose
De toutes vos bontez en faveur de
l'un d'eux ,*

*A qui je parirois qu'il manque quel-
que chose ,*

Quand il seroit plus amoureux ?



*Un Rien tres-souvent inquiette,
Mais par ce Rien j'entens une Fille
parfaite ;*

*C'est dans ce sens que je le veux,
Et c'est ce Rien que je souhaite.*



*On me verroit content sans bien
Si j'avois ce Rien pour Estrenne
Quelque perte que j'eusse, en conser-
vant ce Rien,
Je n'en souffrirois pas la plus petite
peine.
Je comprends, Vraie, & je vous
entens, bien, (la semaine,
J'y réveray cent fois tout au moins
Car vous me donnez tout en ne me
donnant Rien.*

Au Dragon vigilant.

*Comptez sur ma Médaille avec
un beau Revers,
On ne peut trop payer une si bonne
veine,
Et je voudrois par de tels Vers
Pouvoir répondre à vostre Estrenne.*

36 MERCURE

Mais je vous le cede , & je doy ,
 Sans faire icy du quan: à moy ,
 Vous marquer ma reconnoissance
 En Prose seulement ; car enfin plus
 j'y pense ,
 Je trouve que la Prose est de meilleur
 alloy ,
 Tout prest pour vous à me commet-
 tre ,
 Quand il m'en couteroit mon bien
 & mon honneur ,
 Il est temps de finir, voicy presque
 une Lettre ,
 Sans rime , & sans raison , mais au
 moins de bon cœur.

Autres réponses de differens
 Auteurs.

A URANIE.

Appellez vous un Rien ce qui
 rend malheureux ?
 Et que soit un peu de richesses ,

Quand un cœur jour & nuit fait
d'inutiles vœux,
Et qu'un cruel amour refuse ses ca-
resses ?

Ce Rien que vous pouvez donner,
Ce Rien si grand pour moy ; qui me
manque & m'accable,
Rendroit mon destin favorable,
Si vous vouliez m'en étreñner.



Adorable Sapho, car pour vostre ge-
nie,

Ce nom vous convient mieux que ce-
lay d'Franie,

Ainsi que cette Grecque admirable
en vos Vers.

Vous allez avec moy charmer tout
l'Univers.

Grands Dieux, vit-on jamais tant
de délicatesse,

Tant de brillant, tant de justesse ?
J'en suis, je le jure, enchanté
Autant que de vostre beauté,

Autant que de vostre jeunesse,
 Mais si j'osois icy librement m'ex-
 primer,
 Si j'osois vous parler de ce qui m'in-
 quiete,
 Je vous dirais, Sapho, que pour estre
 parfaite
 Il ne vous manque plus que de sça-
 voir aimer.



Ce n'est pas, direz-vous, une si
 grande affaire,
 Mais cependant pensez-y bien.
 Quelque tendresse est necessaire
 Autant que vostre aimable Rien.
 Ce Rien que par bonté vostre cœur
 me desire,
 Est estimé de mon cœur amoureux,
 Cent fois plus qu'un puissant Em-
 pire,
 Et si jamais l'amour favorable à mes
 vœux,
 Me conduisoit à ce Rien où j'aspire,

Adorable Sapho , que je serois heureux !

Au Dragon vigilant.

O Vous qui gardez un tresor
 Plus fameux que la Toison d'or,
 Dragon , de qui la vigilance
 A rendu jusqu'icy tous mes soins superflus ;
 J'endormiray vostre prudence ,
 Bien tost vous ne veillerez plus.
 Un charme que pour moy l'amour a
 fait luy-mesme ,
 Me va rendre un nouveau Iason ,
 Et j'espere , assiste du Dieu qui fait
 qu'on aime.
 Enlever malgré vous cette aimable
 toison.



*S'il faut vous rendre vœux pour
 vœux , [grande étendue ,
 Mes souhaits sont pour vous d'une
 Et c'est une chose bien digne*

De payer dignement un cœur si généreux.

*Que vos jours soient filez de soye ;
Que tout réponde à vos desirs ;
Que jamais le chagrin ne succède à
la joye ,
Savourer mollement la douceur des
plaisirs.*

*Ayez la mesme vigilance ,
Et les yeux aussi bons qu'Argus ;
Que rien ne donne atteinte à vostre
diligence ,
Et gardez comme l'or, ce que j'aime
le plus.*

Replique d'Uranie au Marquis.

M*arquis , je vous l'avois bien
dit ,
Qu'il y falloit penser , & plus d'u-
ne semaine ,
Avant que d'expliquer les Vers de
mon Etrenne.*

*J'ay cependant quelque dépit
Qu'un Rien vous ait fait de la
peine ;
Mais lors que d'autre chose on a la
teste pleine ,
Il ne faut Rien dans un écrit ,
Pour arrêter un bel esprit.*



*Enfin vous avez pris le change ,
Soit par malice , ou par erreur ,
Et du nom de Sapho croyant me faire
honneur ,
Dans de fort ~~bons~~ vers vous chantez
ma louange ;
Mais je n'envieray point à d'autres
le bonheur
D'avoir de cette Grecque & l'esprit
& le cœur.
Toute comparaison est toujours odieu-
se ,
Et celle-cy me fache tout de bon ;
Je ne suis point Sapho , vous n'êtes
point Phaon.*

42 MERCURE

*L'un estoit trop cruel , l'autre trop
amoureuse ;*

*Dieu nous garde tous deux d'un sem-
blable renom.*



*Je cheriray toujours le beau nom d'V-
ranie ,*

*Vous me l'avez donné , je le veux
bien porter.*

Servez-vous-en , je vous en prie ,

De luy seul on me peut flater ,

Car il inspire dans les ames

De pures & de saintes, flames ;

*Heureuse si je puis un jour la mé-
riter.*

Replique du Dragon.

Ouy , je garderay comme l'or ,
Ce cher & précieux tresor ,

*Dont le Ciel à mes vœux accorda la
naissance.*

*Rien ne pourra jamais tromper ma
vigilance.*

*Fussiez vous un autre Iason ,
 Vous n'aurez pas cette toison.
 Quand on joint la vertu , l'honneur
 & la prudence ,
 Une Mere est toujours un terrible
 Dragon.*

Autres Repliques d'un autre
 Auteur.

POUR URANIE.

S*I vous me regardez , Marquis ,
 comme un tresor ,
 Me faut il un Dragon comme à la
 Toison d'or ?*

*Tous ses soins & sa vigilance
 Seroient des secours superflus ,
 Et ce n'est pas sur sa prudence
 Que vous devez compter le plus.
 Vous jugez d'autrui par vous-
 mesme ,
 Vous avez l'air d'aimer ainsi qu'ai-
 moit Iason ,*

*Non pas à cause qu'on vous aime,
Mais de peur qu'un Rival n'enleve
la toison.*

Pour le Dragon.

*Quand encor une fois , pourra-
vir mon trésor ,
L'aimoureux Jupiter se changeroit en
or ,*

*Pour surprendre ma vigilance ,
Ses efforts seroient superflus ;
Mais ce n'est pas sur ma prudence
Que je me repose le plus.*

*Cet aimable trésor se garde de luy-
mesme ,*

*Et fussy-je Médée, & fussiez vous
Iason ,*

*Eussiez vous les appas du Dieu qui
fait qu'on aime ,*

*Vous n'auriez pas encor pour cela la
toison.*



*Vous seriez convaincu du bien que je
vous veux ,
Si mon pouvoir estoit de plus grande
étendue ;
Et vous auriez , Marquis , la recom-
pense due
A vos souhaits si genereux.
Vos jours seroient filez de soie ,
Je prévienidrois tous vos desirs ,
Vous auriez chaque jour quelque
nouvelle joye ,
Vous goûteriez mille plaisirs ;
Car enfin j'ay pour vous la mesme
vigilance ,
Que pour plaire à Junon , eut le fi-
delle Argus ;
Mais que servent ces soins , que sert
ma diligence ,
Marquis , peut estre , hélas ! nous
ne vous verrons plus.*

Je vous envoie un Ouvrage

de M. Verduc le jeune , pour
 les Sçavans de vostre Province.
 Je ne doute point qu'ils n'en
 soient contents , ayant toujours
 vû avec plaisir tout ce qui est
 fortý de sa Plume ,



DISSSERTATION

sur la nature du Feu.

SI nous voulons bien connoître la
 nature du Feu , il faut que nous
 considerions toutes ses proprietéz , &
 d'abord celle qui se presente à nos sens ,
 sont sa chaleur & sa lumiere , & en-
 fin la puissance qu'il a d'agir sur les
 corps qui ne sont point trop durs , &
 de les changer en sa propre nature.
 Toutes ces principales qualitez du
 Feu se reduisent à une seule chose ,
 sçavoir au mouvement des petites

parties de son corps.

Premierement , on ne peut douter que la chaleur du Feu ne vienne du mouvement de ses petites parties , si l'on considere que pour en faire naître dans les corps où il n'y en a point , il ne faut que les agiter , ainsi que l'experience le montre tous les jours dans les corps qui se remuant extraordinairement vite , comme par exemple , dans le bouton d'une rouë de carosse , qui roule extrêmement vite , dans un temps chaud & sec. L'on experimente encore qu'en sciant du bois fort dur , si l'on touche de la main le feuillet de la scie , en la retirant au plus viste de la fente qu'elle fait dans une piece de bois , on le sent fort chaud. Toutes ces experiences prouvent évidemment qu'il ne faut que du mouvement pour la chaleur des corps , & qu'il n'est pas besoin d'une autre qualité pour la produire.

Présentement que nous sommes bien persuadé de cette vérité, il faut chercher quelle sorte de mouvement est nécessaire pour produire de la chaleur dans les corps ; car il est certain que tout mouvement ne suffit pas pour échauffer, puis que l'eau, qui est liquide, & qui ne le peut estre que parce que chacune de ses petites parties se meut à part, & séparément de ses voisines, n'est point naturellement chaude.

Le mouvement, dans les petites parties du corps ne peut estre en general que de deux sortes, ou direct, ou autour du centre.

L'expérience fait voir que le mouvement en ligne droite de chaque petite partie d'un corps ne produit point de chaleur ; car si ayant la bouche fermée, l'on serre les lèvres, & qu'on en fasse sortir l'air fort viste, on le sent froid : & de mesme
l'air

l'air qu'on pousse avec un éventail contre son visage, dans les plus grandes chaleurs de l'Esté, acquiert une autre disposition pour se mouvoir, & est senty froid. Or il est manifeste qu'en faisant sortir l'air de sa bouche, ou en le chassant d'un soufflet, ou bien en le poussant fort viste avec un éventail, ses petites parties ne peuvent tourner sur leur centre, à cause que la trop grande agitation qu'elles acquierent, & qui les pousse également vers un même costé, les empêche de se remuer autour d'elles-mesmes, comme on voit souvent qu'une bale qu'on chasse fort viste, avance droit en ligne droite, sans tourner sur son centre.

Après vous avoir fait voir que le mouvement direct des parties d'un corps ne produit point de chaleur, mais seulement qu'il excite du froid dans ceux où il se rencontre, il faut

Mars 1694.

C

vous montrer que le mouvement circulaire des petites parties d'un corps excite de la chaleur.

L'expérience fait voir que la fumée, ou la vapeur qui sort d'une liqueur que l'on a mis bouillir sur le feu, circule & tourne en rond en plusieurs diverses manières; ce qui n'arriveroit pas, si chaque petite partie qui s'élève au dessus de la superficie de la liqueur, ne se remuoit autour d'elle même, pour composer ce petit tourbillon de fumée, qui est assez chaud pour se faire sentir; & même sans aller chercher ce mouvement dans la fumée qui sort d'une liqueur ainsi émue, il suffit de le remarquer en elle-même pour s'en convaincre: car comment se pourroit-il faire qu'une liqueur qui bout à gros bouillons, & qu'on voit tourner fort viste, n'eust point ces petites parties agitées en rond?

Pourroit on bien croire ; après cette expérience , que la chaleur de la flamme du feu, n'est d'ailleurs que du mouvement que chacune de ses particules fait sur son centre ; car enfin cette chaleur du feu, ou de quelque autre corps, ne peut pas être une qualité différente du mouvement, puis que nous ne concevons pas qu'il y ait dans le corps de qualité plus contraire au mouvement , qui est toujours nécessaire pour produire de la chaleur, que le repos ; mais excepté les substances, leurs qualités, ou leurs modes, nous ne concevons point qu'il y ait d'autre genre de choses. Nous pouvons donc assurer que la chaleur du feu, consiste dans le mouvement que chacune de ses parties fait autour de son propre centre.

Après avoir expliqué une des propriétés du feu , qui se rapporte au sens de l'attouchement , il faut

passer à celle qui le rend lumineux ; mais comme il n'y a au monde que deux sortes de corps dans lesquels la lumière se trouve , à sçavoir les Astres & la flamme , & que les Astres sont trop éloignez de nous , pour pouvoir remarquer , comme il faut , la nature de la lumière , il semble qu'il n'y a point d'autre corps sur la terre qui nous puisse servir de sujet pour l'examiner que la flamme même , ou le feu dans lequel elle se trouve ; car encore qu'il y ait plusieurs autres corps qui font appercevoir de la lumière , comme les gouttes de l'eau de mer agitée par la tempeste , le bois pourry , de certains petits vers de terre , les poissons salez , & quantité d'autres corps : néanmoins comme cette lumière paroist plus particulière & plus difficile à decouvrir que celle qui est dans le feu , l'ordre veut que l'on commence à expliquer

celle qui se trouve dans le feu.

Nous avons remarqué plus haut que les parties du Feu se remuent sans cesse, & que ce mouvement produit sa chaleur. Puis donc que les petites parties du feu se remuent fort viste autour de leur centre, & qu'elles ne sont pas également grosses & solides, il est facile d'imaginer qu'en se remuant, elles poussent les parties des corps qu'elles rencontrent, car c'est ainsi qu'en agitant celles de nostre peau, elles nous échauffent, & nous brûlent quelquefois, lors qu'en estant trop près, elles ont assez de force pour les separer l'une de l'autre.

Les petites parties du Feu les plus agitées se remuant tres viste autour de leur centre, tendent toutes ensemble, & de tous côtez, à s'en éloigner suivant des lignes droites qui partent de ce centre, mais elles ne peuvent tendre, ou faire effort

*pour s'en éloigner , qu'elles ne pour-
sent en s'échappant du lieu où elles
sont , les petites parties d'une matiere
subtile qui remplit les pores de l'air ,
et des autres corps transparens , et
qui s'étend sans interruption depuis
la flamme , jusqu'aux yeux de ceux qui
apperçoivent la lumiere. Il faut
s'imaginer ces petites parties toutes
rondes comme des boules , qui se re-
muent sans cesse dans les pores de la
pluspart des corps terrestres , en passant
des uns dans les autres , sans jamais
s'y arrester davantage , que ce peu
de temps qu'on nomme un instant ,
de mesme que l'eau qui est sous l'ar-
che d'un pont ne demeure jamais la
même un seul moment , à cause qu'elle
s'écoule ailleurs ; mais comme nous
ne voyons point que l'eau qui coule
sous l'arche d'un pont y laisse du vi-
de , à cause qu'il y a de nouvelles eaux
qui suivent celle qui s'écoule , nous*

devons penser le même de la matiere subtile , à sçavoir qu'elle remplit tous les pores qui se trouvent dans les corps.

Nous avons dit que les petites parties qui servent à transmettre l'action de la lumiere , sont rondes comme des boules , & qu'elles remplissent toujours les pores de la pluspart des corps. Il est vray que ces petites parties occupent presque tous les pores & les intervalles qui se trouvent autour des corps terrestres : mais il y a encore tant d'autres pores dans ces corps , qui pour estre trop petits, ne peuvent les recevoir , qu'il faut necessairement qu'il y ait dans l'Univers une autre matiere , dont les parties soient si extrêmement petites & si agitées , qu'elles puissent estre divisées en d'autres plus petites , qui remplissent toujours aussi justement qu'il est possible d'imaginer , tous les

plus petits angles ou recoins qui se trouvent autour des parties de la matiere ; car il faut necessairement qu'il y ait une telle matiere dans le monde , qui appartienne aux petits espaces qui sont dans les corps , puis que nous concevons ces espaces qui sont dans les corps , aussi bien que les plus grands que nous puissions imaginer , comme une chose réelle étendue en longueur , largeur & profondeur , & non pas comme un vuide pur , qu'on s'imagine n'estre rien du tout , & qui n'est en effet qu'une chimere.

C'est cette matiere tres - subtile qui remplit les petits espaces curvilignes que les petites boules laissent necessairement autour d'elles , quand elles se touchent ; car il est plus facile à ces premieres , qui changent continuellement la figure de leurs petites parties , de se glisser autour de

ces autres qui sont rondes , pour remplir necessairement les espaces qu'elles laissent autour d'elles , qu'à ces autres , de changer la leur , pour faire le mesme effet , c'est à dire, pour remplir ces espaces.

Avant que de parler de la lumiere qui se remarque dans le bois pourry, dans les poissons salez, dans les gouttes d'eau de mer , il faut encore dire un mot de celle du feu , car tout ce que nous en avons dit jusqu'icy , n'a esté que pour en rendre la connoissance plus aisée.

Les petites parties qui composent le corps de la flame se remuant sans cesse autour de leur centre poussent, en faisant effort pour s'en éloigner , les petites boules qui remplissent les pores des corps transparens , &c. c'est dans l'effort que fait ainsi, chacune des petites parties du feu, pour s'éloigner de son centre , en quoy consiste la lumiere.

Après avoir bien conceu ce que c'est que la lumiere du feu, il nous sera facile de comprendre comment se produit celle des autres corps, & mesme nous pourrons aisément entendre comment son action peut passer en un instant par l'entremise des corps transparens, car sçachant que les petites parties de la matiere qui transmet cette action, sont rondes & appuyées les unes sur les autres, il faut de necessité qu'au mesme instant qu'il y en a une de poussée, toutes les autres qui la suivent le soient aussi de même que l'action dont on remue le bout d'un baston, passe dans le même temps jusqu'à son autre bout.

Pour la lumiere des poissons salez, des vers de terre, & de quelques autres corps, je crois que cela vient de ce qu'il y a dans les pores de ces corps de petites parties, qui en se remuant à peu près comme celles de la flamme,

poussent en sortant des pores où elles sont, les petites boules de la matiere subtile, & c'est dans la pression de ces boules que consiste la lumiere. Mais pour dire quelque chose de plus particulier touchant la lumiere de ces sortes de corps, commençons d'abord à expliquer celle qui se remarque dans le bois pourry, pour de là passer à l'explication de celle qui est dans les autres corps dont nous venons de parler.

L'experience fait voir que le bois pourry, qui est lumineux, est plus leger que celui qui ne l'est pas. Cette legereté ne peut venir que de ce qu'il a perdu beaucoup de parties en se corrompant, & qu'il a de grands pores, pleins d'une matiere fort fluide; mais ces pores en s'agrandissant, en ont infailliblement retiré d'autres; car pendant que le bois se corrompt & se pourrit, c'est à dire, pen-

dant que les parties d'eau, ou d'autres d'une nature différente qui sont dans ces pores, sont agitées par la matiere subtile, ses plus petites parties, à force d'estre ébranlées & secouées, se détachent des autres, & passent bien loin au delà dans l'air. Mais cela ne peut arriver que quelques pores du corps qui se corrompent, ne s'étrécissent beaucoup, parce que les parties qui se dérangent occupant plus de place qu'auparavant, pressent leurs voisines contre quelques autres, ce qui est cause que les pores qui y sont deviennent plus étroits, & que les boules de la matiere subtile en sortent toutes, & comme il n'y a point de vuide dans le monde, la matiere la plus subtile entre dans ces pores avec impetuosité, pour prendre la place des petites boules qui en sortent, & coulant tout du long, elle presse les plus petites parties.

du bois qu'elle trouve en son chemin, lesquelles sortent plusieurs ensemble environnées de cette matiere fort subtile, dans laquelle il se trouve pour lors qu'elles nagent, elles ont assez de force pour pousser les petites boules de la matiere subtile, & par consequent pour exciter de la lumiere. La lumiere du bois portry consiste dans le mouvement de ces petites parties que la matiere la plus subtile chasse hors de ses pores, car il faut remarquer qu'elles avancent en tournoyant, & qu'elles se remuent à peu près comme celles de la flamme.

Pour la lumiere qu'on remarque dans les petits vers de terre, elle peut venir de l'agitation d'une liqueur subtile, qui participe de la nature des esprits salins & volatiles. Les parties de cette liqueur sortant par des conduits fort étroits, & se

remuant aussi tres-viste , poussent de toute leur force les boules de la matiere subtile , & c'est en cela que consiste la lumiere de ces petits insectes. Il faut remarquer qu'ils ne luisent qu'autant de temps qu'ils sont vivans , & qu'après qu'ils sont morts ils perdent entierement cette propriété. La raison de cela est peut-estre , que lors qu'il sont vivans , les parties de cette liqueur sortent sans cesse de leur corps , à cause de l'agitation qui est au dedans , & que quand ils viennent à mourir , elles abandonnent leur corps , où il ne reste que les plus grossieres , qui ne scauroient agir sur les petites boules de la matiere subtile.

La lumiere des poissons salez , qui ne luisent qu'autant de temps que les parties du sel mettent à entrer dans leurs pores , vient de ce que ces parties qui sont longues

Et roides, en penetrant dans les pores des chairs, retrecissent tellement les autres où elles n'entrent point, qu'ils ne peuvent contenir que la matiere la plus subtile, laquelle continuant de semouvoir fort viste, sort de ces pores avec assez de force pour pousser les petites boules de la matiere subtile, qui sont dans les pores de l'air voisin de ces corps, & ainsi exciter quelque lumiere.

Pour celle qui paroist autour des gouttes de l'eau de mer, pendant une grande tempeste, on peut croire qu'elle ne vient que de ce que le brante que l'agitation des vagues donne aux gouttes qui s'en separent, & qui s'éparpillent en l'air; fait que pendant que les parties qui se plient, & qui s'entrelassent ensemble pour composer une petite goutte d'eau, les pointes des autres qui

sont raides & inflexibles, se dégagent & s'avancent ainsi que des flèches hors de la superficie de ces gouttes d'eau, & poussent assez impetueusement les petites boules de la matiere subtile.

Après avoir expliqué les principales proprietétez du Feu, que nous remarquons par l'entremise de nos sens, comme sa lumiere & sa chaleur & aussi après avoir rendu raison de celle qu'on remarque dans d'autres corps, il ne nous reste plus qu'à examiner la puissance qu'il a d'agir sur les corps qui ne sont point trop durs, & de les changer en sa propre nature. Pour cela il faut remarquer qu'il est besoin d'une violente agitation dans les parties terrestres pour faire du feu, car puisque toutes les petites parties qui composent le corps de la flamme se remuent tres-viste, & que ce mou-

vement ne peut avoir esté mis en elles sans une grande force, nous devons conclurre que les corps qui s'enflament d'eux-mêmes, sont dans une agitation tout à fait grande, & qu'il ne faut pour faire du feu, qu'un mouvement assez fort pour separer les petites parties des corps terrestres qui se soutiennent toutes les unes les autres.

L'experience s'accorde parfaitement bien avec nostre raisonnement; car elle nous montre que la seule agitation des corps suffit pour les embraser. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours la preuve de cecy, en faisant naistre du feu, quand nous n'en avons point; car le moyen le plus ordinaire d'en avoir, quand on en manque, est d'en faire sortir d'un caillou, en le frapant avec un fusil, ou avec un autre caillou.

Or peut-on douter que le feu ainsi

produit ne consiste pas dans la violente agitation qu'acquierent les petites parties de la pierre qui se rompent & se détachent de leurs voisines, & tombent en piroüettant, à cause de la violente agitation que leur donne la matiere la plus subtile qui les environne de tous costez, & de même qu'un Bateau qui est au milieu d'un torrent, ne peut s'empêcher d'en suivre le cours, quand il n'y a point d'ancres, ny de cordes qui le retiennent, de même aussi les petites parties des corps qui sont environnées de la matiere la plus subtile doivent necessairement suivre son cours, & il n'y a point de cause qui puisse détacher les petites parties d'un caillou, & les separer des autres, que la force du coup qu'on luy donne en le frapant avec un fusil, ou bien avec un autre caillou.

Pourroit-on bien croire, après cette

*expérience , qu'il faut pour la pro-
 duction du feu, quelque chose de plus
 que la vitesse du mouvement dans
 les parties insensibles d'un corps; com-
 me par exemple , qu'il faut que le
 bois qui brûle , outre l'agitation &
 le mouvement rapide de ses plus pe-
 tites parties , ait encore la forme
 du feu , la qualité de la chaleur, &
 l'action qui le brûle , qu'on imagine
 comme des choses toutes diverses ?
 Car , je vous prie , de quelle nature
 seroit cette forme , & cette qualité
 de chaleur , si c'estoit quelque chose
 de distingué de la grosseur , de la
 figure & du mouvement de ses par-
 ties ? Mettez du feu tant qu'il vous
 plaira à un morcean de bois , met-
 tez y de la chaleur , & faites-le
 brûler , si vous ne supposez outre cela ,
 que ses petites parties se remuent
 violemment , & se détachent des
 autres , il demeurera éternellement*

ce qu'il est sans aucunement s'alterer; & tout au contraire osterz en le feu, la chaleur, & empeschez qu'il ne brûle, pourvu, que vous imaginiez une puissance qui remue violemment les plus subtiles parties de ce bois, & les separe des plus grossieres, vous trouverez infailliblement tous les mêmes changemens qu'on experimente, quand il est changé en feu; & enfin vous penserez que le feu n'est rien d'autout dans les corps qu'un mouvement rapide de leurs plus petites parties, & que la diversité des feux vient de la difference qui se trouve dans la grosseur, la figure, la solidité, & le mouvement des petites parties qui composent ces feux.

Je vous ay déjà parlé d'Erennes. Il ne faut pas oublier celles que M. de Betouland envoya de Bordeaux à Mademoiselle de

Scudery, le premier jour de cette année. C'estoit une belle Cornaline antique & Grecque, sur laquelle le Temps est tres bien gravé, avec, ses ailes déployées & sa faux. Elle estoit accompagnée de ces Vers.

LE TEMPS

A Mademoiselle de Scudery.

CE n'est qu'un seul moment, Sapho que je m'arreste,
 Et pour un vol léger mon aile est toujours preste;
 Mais malgré mon chemin qu'on ne voit point finir,
 Et qui me conduira dans le vaste avenir
 Pourray-je m'empescher de respecter
 Sans cesse
 De vostre esprit charmant l'aimable
 Politesse?

De ma terrible faux ne craignez
point les coups,

Elle ne peut agir sur L O V I S , ny
sur vous.

J'ay détruit mille Rois & mille Etats
celebres ,

J'ay répandu sur eux d'éternelles
tenebres,

Leur nom mesme est perdu dans le
cabo des ans ;

Mais Louis, que le Ciel guide à pas
éclatans ,

Doit-il craindre un tel sort pour l'il-
lustre carrière ,

Où tout n'est que triomphe, & mira-
cle & lueur ?

La Victoire attachée à son nom glo-
rieux ,

Le défend de l'oubly des hommes &
des Dieux.

Vous le sçavez, Sapho, mais un
instant volage ,

A peine vous laissant remarquer mon
visage ,

Et me sentant glisser sous mes pieds
fugitifs,

Peindrois-je ce grand Roy de rayons
assez vifs ?

Il faut plus de repos , ma course est
trop rapide ,

Et vous tracerez mieux un si fa-
meux Alcide.

Racontez ses hauts faits ; Echo de
vostre voix

Dans les siècles futurs j'en instruiray
cent Rois ,

Qui malgré mille exploits d'immor-
telle mémoire ,

Ne pourront égaler la moitié de sa
gloire.

Réponse de Sapho au Temps.

Vous qui passez si vifte , & pour-
tant lentement ,

Ne vous arrêtez pas , écoutez seu-
lement ,

J'ay mille graces à vous rendre
De l'Eloge charmant que j'acheve
d'entendre ,

Car le plus éloquent des Dieux ,
S'il parloit de LOUIS, n'en parle-
roit pas mieux.

Je l'ay vu tout brillant d'une écla-
tante gloire ,

Tel que les Filles de memoire
Le peignent tous les jours pour la
Postérité ,

Sans en avoir pû faire un seul Por-
trait flaté ,

Et de vostre discours mon ame est si
ravie ,

Que j'en seray l'Echo le reste de ma
vie.

Parlerois-je sans vous du plus grand
des Mortels ,

Qui du temps des Césars auroit eu
des Autels ?

Cette réponse de Mademoi-
selle

felle de Scudery , a donné lieu
à M. de Boisquillon , tres-di-
gne Academicien de l'Acade-
mie de Soissons , de luy adresser
ce Madrigal.

DE ces Eloges éclatans
Vous avez beau combler le
Temps ;

Contre luy je suis en colere.

Sapbo , loin de passer d'une aîle si
legere ,

Il devroit s'arrester sur cent faits
inoüis.

Peut-il mieux s'employer qu'à cele-
brer LOUIS ?

Les Ouvrages de M. de la
Brosse sont si curieux & si re-
cherchez , que je ne doute point
que celuy que je vous envoie
n'ait le mesme succès , que ceux
dont je vous ay déjà fait part. Ils

Mars 1694.

D

doivent faire plaisir , non seulement parce qu'ils regardent la santé , si chere aux hommes , mais encore parce que l'Auteur veut bien par une generosité singuliere , joindre à ses raisonnemens sur les maladies , les remèdes spécifiques , qui selon luy , en peuvent procurer la guerison
 L'Ouvrage que je vous envoie roule sur les Fièvres malignes qui ont regné cette année.



L E T T R E.

DE M. DE LA BRO SSE,
 à M. de Can , Docteur en Médecine de la Faculté de Paris ,
 concernant la Fièvre Maligne.

MONSIEUR,
 La grande application à l'estu-

de de la Medecine jointe à la force de vostre genie, vous ayant donné une connoissance particuliere de ce qu'il y a de plus abstrait & de plus caché dans cette science, & une intelligence parfaite de la concordance des choses superieures avec les inferieures, j'ay cru que je ne pouvois choisir un juge plus équitable, plus capable & plus éclairé que vous, pour decider si mes reflexions sur la Fièvre maligne, que je veux mettre au jour en faveur du public, peuvent y estre exposées avec quelque utilité, & je suis tres-persuadé que vostre décision sera d'autant plus juste, l'autorité des anciens n'a lieu chez vous, qu'en tant qu'elle est conforme à la raison & à l'experience, qui sont le fondement

& la solidité de mon système.

Les accidents survenus à quelques malades le mois passé estant presque des marques infailibles d'une fièvre maligne & contagieuse, m'ont porté à faire ces reflexions, & comme il est avantageux à un malade d'estre persuadé que son Medecin connoist la nature de sa maladie, & le remede qui luy est convenable je me suis persuadé que le public ne seroit pas fâché de sçavoir que la maladie dont il est menacé, n'est pas inconnüe à tout le monde, non plus que le remede qui luy est spécifique; & afin qu'il en soit mieux convaincu, je luy en veux faire connoistre entierement la nature, comme aussi le remede qui luy est propre, & je m'expliqueray d'une telle maniere

que les plus grossiers n'auront pas de peine à le comprendre , car *qui bene scit bene docet*, & non seulement j'enseigneray le remede pour la guerison de cette maladie , mais aussi je donneray les moyens des'en garantir , en quoy la precaution sera d'autant plus importante, que la pluspart de ceux qu'elle attaquera seront enlevez dans quatre ou cinq jours , à moins que d'avoir un prompt secours.

On ne sçauroit donner une idée plus parfaite de la nature d'une maladie , qu'en faisant connoistre évidemment la matiere qui la cause, & les accidens qui l'accompagnent ; comme la plus grande partie des Medecins en ignorent la cause , il ne faut pas trouver étrange si la mort fait tant de ravage , & voicy , Mon-

sieur, la route que j'ay tenuë pour y parvenir.

J'ay parcouru & recherché la nature des venins qui sont dans les trois regnes ; sçavoir, le vegetal, l'animal & le mineral, n'y en ayant pas d'autre dans la nature. J'ay considéré qu'il y a des vegetaux qui contiennent une substance approchante de l'arsenicale, & que dans l'homme mesme il se produit des sels qui causent des accidents semblables à ceux que produisent les vapeurs malignes de l'arsenic, mais qui terminent leur malignité dans le sujet qui les produit, sans se communiquer à un autre. Je sçay que le venin est une substance ennemie du cœur & destructrice de la nature, & qu'il y a des venins spécifiques au cœur qui l'attaquent par les

veines , comme la piqueure du Scorpion & la morsure de Viperes. D'autres entreprennent le cerveau , comme le Mercure & l'Opium. Le Lièvre-Marin s'en prend poumon , & les Cantarides à la vessie , mais je n'ay jamais veu ny entendu dire que ceux qui ont esté infectez de ces venins les aient communiqué à quelqu'autre , & tous les vegetaux & animaux ensemble ne sont pas capables d'infecter l'air , & de le rendre contagieux , & tel qu'il puisse causer des maladies contagieuses ; mais il n'en est pas de mesme des vapeurs arsenicales qui s'eslevent de la terre. Elles infectent tellement l'air , qu'estant agité par les vents , il porte sa malignité en divers endroits de la terre , & attaque toutes les parties du corps humain. C'est

pour cela que nous voyons tant de sorte de maladies épidémiques, car quand cet esprit malin qui infecte l'air, attaque les intestins, il cause la dysenterie qui fait souvent tant de ravage; d'autres fois s'attaquant au cerveau il cause des catharres. Quand il s'en prend à la poitrine il cause des inflammations de poumon, & des pleuresies, & infectant la masse du sang, il cause des fièvres malignes, & lors que quelques unes de ces maladies regnent & attaquent en mesme temps plusieurs personnes, nous la nommons Epidémique, & nous y remarquons toujours de la malignité, qui est plus ou moins grande, selon que l'air est plus ou moins infecté. Nous n'aurons pas beaucoup de peine à croire que toutes ces

maladies sont causées de cet esprit arsenical , si nous faisons reflexion que la peste qui ne differe de ces maladies que du plus au moins, est tres frequente aux endroits sujets au tremblement de terre , & l'on voit ordinairement que dans les lieux où l'on remuë quantité de terres , il y regne des maladies malignes , mais comme il ne suffit pas de connoître superficiellement la cause d'une maladie, j'en veux donner une idée parfaite , autant que ma foible capacité me le permettra , aussi bien que du sujet sur lequel elle agit , & pour cet effet je veux faire connoître en quoy consiste le principe de vie, & le principe de mort , ce qui étant bien connu nous conduira à la parfaite

D s

connoissance du remede necessaire. Je dis donc que la vie consiste dans les esprits , car sans les esprits il n'y a point de vie , & la vie cesse dès que les esprits ne peuvent plus operer , l'ame ne faisant aucune fonction que par le moyen des esprits. Ainsi on peut définir la vie , l'Acte premier de l'esprit , car par tout où se trouve l'esprit , il fait toutes les operations necessaires à la vie , mais la premiere operation , c'est la vie , puisque l'esprit est plein de la lumiere celeste , & c'est la lumiere celeste qui fait la vie de sa nature propre , & les éléments inferieurs n'ont de vie qu'en tant qu'ils sont impregnez de la lumiere & de l'esprit celeste , & toute la nature est pleine de cet esprit celeste , & ne peut estre sans cet esprit ,

par le moyen duquel tous les genres , tant animaux , que vegetaux & minéraux , vivent.

Or les esprits du corps humain sont la quintessence du sang, abondant en sel & en soufre , d'une qualité tres-douce & benigne ; mais le principe de mort est abondant en sel & en soufre , d'une qualité mordicante & corrosive , & propre à arrester & détruire le mouvement des esprits. C'est un esprit Arsenical abondant dans tout le genre mineral ; enfin nous pouvons dire que ce qui est le plus opposé à nostre vie est la cause des maladies contagieuses. Or l'esprit Arsenical est celuy qui luy est le plus opposé & le plus contraire dans toute la substance. Ce sera donc cet esprit Arsenical qui sera la veritable cau-

84 M E R C U R E

se des fièvres malignes & contagieuses , lequel opere sur nos corps avec plus ou moins de violence, qu'il infecte plus ou moins l'air, & selon qu'il se trouve plus sec , ou plus humide , ou plus chargé de vapeurs , qui puissent reprimer & émousser sa malignité, & il est tres-constant que lors que plusieurs personnes sont atteintes à mesme temps d'une maladie, on n'en peut attribuer la cause qu'à la chose qui est principalement commune, & de quoy tous les hommes usent. Or on ne peut revoquer en doute que ce ne soit l'air que nous respirons ; car de vouloir dire que c'est le regime de vie , cela n'a nulle apparence , d'autant que ces Fièvres malignes s'attaquent aussi bien à ceux qui boivent du vin , qu'à ceux qui boivent de

l'eau ; aussi-bien à ceux qui usent des viandes exquisés & délicates, qu'à ceux qui usent des viandes grossières & mal aprestées. Il est pourtant vray que le régime de vie étant mauvais , corrompt les humeurs du corps , & le dispose à recevoir plus facilement cette cause , laquelle n'agit pas tellement d'elle-mesme , que sans l'aide & le secours de quelque précédente préparation , elle puisse produire son effet sur toute sorte de sujets , autrement il s'ensuivroit que tous ceux qui habitent une Ville , seroient atteints de ces Fièvres malignes , dès qu'il y en auroit quelqu'un qui en seroit infecté , ce qui est évidemment faux. Il faut donc que cette cause , pour faire son impression sur un corps , le trouve plutôt disposé à la

recevoir , car l'action de ce qui agit reste sans force & sans efficacité, si elle ne rencontre un sujet propre pour la recevoir. Or ce mauvais regime de vie pouvant alterer les humeurs , dispose le corps à recevoir plus facilement les impressions malignes de l'air, & c'est pour cela que ceux qui ont voulu mettre le regime de vie entre les causes des maladies contagieuses, l'ont appelé cause preparante ; mais comme il est impossible de donner une idée parfaite de la Fièvre maligne , sans parler de la Fièvre en general , je me crois obligé d'en dire quelque chose en passant.

Je dis donc que la Fièvre est une action & irritation extraordinaire des esprits , causée par une alteration du sang plus épais & plus visqueux qu'à l'ordinai-

ré, ce qui donne lieu à un battement plus fréquent des artères, accompagné de plusieurs symptômes, comme de froidenr, de chaleur, douleur de teste, soif, & plusieurs autres. Cette définition explique parfaitement le naturel de la Fièvre, & indique en mesme temps le remede qui luy est convenable. Il reste maintenant à faire voir la verité de cette définition, contraire à celle des Anciens.

Je dis que les esprits inferez dans les muscles du cœur, par leur mouvement ordinaire, compriment les parties qui en forment les ventricules, afin que par cette compression les deux parties opposées venant à s'entre toucher, chassent le sang qui y est porté par la veine ascendante, pour estre porté du

ventricule droit au poumon ,
par la veine arterieuse , afin d'y
estre impregné de l'esprit ce-
leste qui y est introduit par le
moyen de l'air , & porté de là
par l'artere veneuse au ventri-
cule gauche du cœur, d'où il est
poussé dans la grande artere, pour
estre distribué par tout le corps.
Ce sang rempli de sels acres &
mordicans irrite les esprits , ce
qui fait qu'ils agissent avec plus
d'impetuosité , & précipitent
leur mouvement d'autant plus,
que le sang est plus épais &
moins fluide qu'à l'ordinaire , &
c'est pour cela que pendant le
frisson le pouls est petit , quoy
que vif , & il n'est pas fort
difficile à concevoir que les
esprits sont irritez dans le cœur
par des matieres heterogenes,
qu'ils s'efforcent de les chasser

plus promptement , & avec plus de violence , puis que nous voyons journellement que les esprits estant agitez dans le cerveau par des poudres sternutatoires , les éternuëmens en sont plus ou moins frequens & violens , que la poudre est composée de substances plus ou moins acres & mordicantes , & par consequent qui irritent plus ou moins les esprits. On peut remarquer cette verité dans les maladies où les esprits sont fort embarassez , & ne peuvent pas operer , comme l'on voit en l'Apoplexie , où les Sternutatoires les plus violens sont de nul effet.

Il n'est pas fort difficile par ce Systeme de donner raison de tous les symptomes qui accompagnent la Fièvre ; car si on demeure d'accord qu'il n'y a

que les parties où les esprits résistent qui soient capables de douleur & de sentiment, comme il est évident, il s'ensuit que ce sont les seuls esprits qui font la douleur, & toute sorte de sensations, ce qui peut estre facilement reconnu, si on fait réflexion que ceux qui sont blessez ne sentent presque point de douleur dans le moment de leur blessure, mais dès que les bords de cette blessure viennent à se tuméfier, soit par l'air, soit par les humeurs qui s'y arrestent, les esprits irrités par l'obstacle qu'ils trouvent à leur course & action ordinaire, agissent avec plus d'impetuosité, & font cette sensation de douleur.

Je suis surpris que les Anciens n'ayent pas défini la Fievre un froid, puisque toutes les Fieures

commencent par un froid, qui se fait sentir par tout le corps, tant au dedans qu'au dehors, jusqu'à ce que la chaleur luy succede. En vérité ils auroient eu plus de raison de définir la Fievre un froid contre nature dispersé par tout le corps, venant d'une matiere corrompue en quelque partie du corps, auquel succede une chaleur contre nature; mais ce froid ne vient pas d'une matiere putride; non plus que la chaleur qui luy succede; car l'un & l'autre viennent des esprits qui se sentant attaquez par des humeurs acres & mordicantes, se retirent vers les parties les plus attaquées afin d'y estre plus forts & vigoureux pour combattre leur ennemi, de sorte que les parties demeurant moins pourvues d'esprits sentent un

grand froid, car ce sont les esprits qui constituent la chaleur, & il n'est pas fort difficile de juger que c'est cette concentration d'esprits qui fait le froid, si nous remarquons ce qui arrive à des gens qui ont l'estomach debile, qui s'estant remplis d'alimens au delà de la portée de leur chaleur naturelle, sentent après le repas un froid par tout le corps ce qui vient de ce que les esprits se concentrent dans l'estomach pour faire la coction des alimens. Si vous voulez voir de vos propres yeux la concentration des esprits de quelque mixte, prenez une cruche, remplissez-la de vin, & exposez la pendant deux ou trois jours à l'air quand il gelle bien fort, le vin se congelera, & au centre de ce vin congelé, vous y trouverez

l'esprit du vin plus subtil que celui que les meilleurs artistes pourroient faire. Mais revenons à nostre matiere febrile, & disons que lors qu'elle se jette sur quelque partie, comme sur le Mesentere, au ventricule, aux reins, &c. les esprits s'y ramassent, s'ébranlent, & secouent les nerfs pour se depêtrer & rejeter par cet ébranlement les humeurs morbifiques qui s'attachent à ces parties, qui fait le tremblement pendant le frisson, de mesme que les Araignées ébranlent & secouent leurs toiles pour en rejeter la poussiere.

A l'égard de la petitesse & vîtesse du pouls pendant le froid, cela provient de ce que le sang estant coagulé par des sels acres & corrosifs, il n'obeît pas si facilement à la compression

du cœur , de sorte que la compression ne se faisant qu'à moitié à raison de la consistance du sang , il ne faut que la moitié du temps ou environ pour la faire , mais à force de circulations l'esprit universel introduit par , l'ait dans le poumon , étant meslé avec le sang fortifie nos esprits & aide à faire la dissolution de ce sang , ce qui étant fait , il s'ensuit la chaleur , parce que les matieres étant atténues & rarefiées dans tout le corps , non toutefois au degré nécessaire pour estre facilement expulsées à raison de leur viscosité , frappent continuellement les fibres & les membranes du corps , & font cette sensation de chaleur de la maniere que je l'ay déclaré dans ma Lettre écrite à M. de Chapelas , pour lors Curé de S. Jac-

ques, & à present Curé de S. Germain, l'Auxerrois, inserée dans le Mercure Galant du mois de Mars 1691. où j'ay traité cette matiere assez amplement. Et pour avoir une idée plus parfaite de la petitesse du pouls, il n'y a qu'à considerer qu'à mesure qu'un malade approche de la mort, le pouls devient petit, quoy que vifte, ce qui ne peut provenir que de la coagulation du sang, & aussi plus il se coagule, plus le pouls devient petit, conservant sa viftesse à proportion de la force des esprits, & les extremittez deviennent froides, ce qui marque que les esprits se resserrent dans leur centre, & nous fait voir clairement que le sang se va tout à fait coaguler, ce qui se manifeste par le pouls, que les Medecins

appellent vermiculant , qui est l'avantcoureur de la mort.

On me dira peut estre que le Scorbut & l'action hypocondriaque proviennent d'un sang coagulé par des acides , sans que ces maladies soient ordinairement accompagnées de la Fièvre , mais il est facile de répondre à cette objection , en faisant voir que la coagulation du sang se fait par le moyen de diverses substances ; que les unes se détruisent dans l'instant , ou cedent facilement aux compressions ; & les autres au contraire résistent beaucoup. De l'eau mêlée avec de la terre se forme une masse , qui se dissout dans l'instant avec de l'eau , mais il n'en est pas de mesme de la terre mêlée avec de la Terebenthine , car ces deux matieres forment une masse bien plus difficile

difficile à dissoudre. Enfin avec cinq voyelles on fait un nombre infini de mots; ainsi de la diversité des humeurs excrementueuses, il se fait la diversité des coagulations du sang.

Je croy m'estre assez expliqué dans la brieveté de mon Discours pour faire connoître la matiere de la Fièvre en general, c'est pourquoy je passe à la Fièvre maligne.

J'ay fait voir cy-dessus que les sels acres & corrosifs des humeurs coagulent la masse du sang & irritent les esprits, & comme je vous ay fait connoître la nature de l'esprit arfenical qui cause la fièvre maligne, vous pouvez juger facilement que sa malignité surpassant celle des mauvaises humeurs de nostre corps, doit causer par consequent

Mars 1694.

E

de plus facheux accidens, ce qui se remarque en ce que les esprits sont plutôt distinguez en cette fièvre qu'en toute autre, parce qu'ils sont attaquez avec plus de violence. Aussi font ils tant d'efforts qu'ils subliment & font sortir cet esprit malin & subtil par la peau avec quelque peu de la fleur du sang. Cela se manifeste par des taches rouges, violettes, ou noires, car les esprits travaillent incessamment à se délivrer de leur ennemi, le chassant du centre à la circonférence avec quelque petite portion du sang infecté, comme il est dit. Que si le sang est beaucoup infecté de cette malignité, les taches sont noires s'il l'est moins, elles sont violettes, & si elles sont rouges, cela marque encore moins de malignité.

GALANT.



Il n'y a point de Medecins qui puissent contester que ces taches qui paroissent sur le corps, & qu'on appelle communement Pourpre ne soient produites de la maniere que je viens de le dire. Or cela étant vray, comme il est constant, certains Medecins ont ils quelque raison de faire saigner en cette maladie, puis que la saignée est opposée à ce mouvement de nature ? Hipocrate a beau leur recommander, *quo natura tendit, eo vergere oportet*. La nature tâche d'expulser le venin par les pores du corps, ces Medecins au contraire tâchent de le concentrer au dedans par la saignée. La nature fait tous ses efforts à subtiliser les humeurs pour les expulser par l'émonctoire general, qui sont les pores, & ils tâchent

de les condenser par des rafraichissemens , ou de les attirer au dedans , & les precipiter par des purgatifs.

Est-il possible que Dieu qui a créé le Ciel & la Terre , & tout ce qui y est contenu pour l'utilité de l'homme , ait créé tant de sortes de vegetaux , d'animaux & de minéraux en vain , & que la lancette seule ait le bonheur de renfermer dans sa pointe toute la vertu des Mixtes , & que la plus grande partie des Medecins en fassent leur Panacée , ou plustost leur Passeport pour l'autre monde ? Les veritables Physiciens qui se sont adonnez à la recherche de la vertu des Mixtes , & qui ont joint la pratique à l'étude sçavent que Dieu a mis en chaque Pays des Mixtes capable de guerir les maladies

auxquelles chaque Climat est
 sujet, & ils s'en servent fort heu-
 reusement. Il n'y a que le tra-
 vail & l'expérience qui les en
 ont convaincus, & c'est par leur
 grande application, & leurs ob-
 servations, qu'ils ont reconnu
 que la quintessence de Pavot &
 de Jusquiame appaise toute sor-
 te de douleurs. Celle du Tabac
 guerit les pâles couleurs, & pro-
 voque le flux menstrual; celle
 de Thim guerit les Asmatiques;
 celle de Menthe guerit du vomis-
 sement & les douleurs de teste,
 qui proviennent d'un estomach
 qui digere mal; celle de la gran-
 de & petite Centaurée guerit
 les aigreurs de l'estomach & le
 dégoust; la quintessence du
 Sureau guerit les Fièvres inter-
 mittentes, & la suffocation de
 matrice; celle de Perles, les Hec-

riques ; celle d'Aloës & de
Mirthe est excellente pour toute
sorte de Fièvres malignes, mais
la quintessence de * . . . dont
je veux que tout le monde soit
pleinement convaincu des effets
par leur propre expérience , est
le véritable & spécifique pour
toute sorte de Fièvres malignes
& contagieuses. Le Mercure &
l'Antimoine guérissent radicale-
ment tous les maux Veneriens ;
le Plomb appaise toute sorte
d'inflammations , & dissout les
nodosités de la Goutte ; l'Etain
guérit toute sorte d'hémorrhagie
& le flux hépatique ; le Cuivre
guérit de la peste ; l'Argent
guérit indubitablement des
vapeurs, de la Manie & de l'hy-
dropisie ; l'Or possède seul tou-
tes les vertus des tous les autres
Métaux. Enfin un vermillon

de terre appliqué sur un Panaris, qui est ce mal qu'on appelle d'Avanture , le guerit dans un instant , comme un enchantement. On le laisse sur le Panaris jusqu'à ce qu'il soit mort. Si le ver est trop petit pour bien enrouler & garnir le doigt, il y en faut mettre deux ou trois , & enveloper le tout avec un linge. Mais vous sçavez bien , Monsieur, que je n'entens pas qu'on guérisse ces sortes de maladies par les Métaux dont je viens de parler, étant préparez , comme l'on fait ordinairement , car ils ne servent de rien en cet estat, mais il les faut mettre en quinquessence , ou du moins en avoir le sel essentiel , & pour lors ils font inmanquablement tout ce que je viens de dire ; il n'y a que le ver de terre qui n'a

besoin d'aucune preparation ; car il faut qu'il soit en vie quand on l'applique.

Quant aux symptomes les plus funestes de cette Fièvre maligne , ce sont les frequens syncopes, une grande difficulté de respirer , le flux de ventre , la Phrenesie , & enfin la Lethargie , qui est le vray avancoureur de la mort , car elle marque que les esprits sont surmontez par la malignité , & qu'ils ne sont plus en estat de rien operer.

Je passe maintenant à la cure de cette Fièvre , & dis que comme elle est causée par un esprit malin qui infecte toutes les parties du corps par sa subtilité & malignité , il faut se servir de remedes subtils , qui portent leur action dans toutes les parties. Je vais en décrire

plusieurs , afin que le Pauvre
aussibien que le Riche en puisse
avoir.

Si-tost qu'on se sentira de
cette fièvre , il faut prendre de
Sel de corail , de Sel de perles ,
de Sel essentiel , de chardon
benit , de bezoard mineral , de
chacun huit grains pesant , de
mettre en poudre , les mesler
ensemble , & les dissoudre dans
deux ou trois onces d'eau de
chardon benit ou de scabieuse ,
ou bien les mesler avec un peu
de conserve de roses. Au lieu de
cela on pourra prendre dix grains
de Sel essentiel de chardon benit
& dix grains de bezoard mine-
rat , & les dissoudre comme des-
sus, ou bien prendre dix à douze
grains pesant de Sel volatil de
sang humain , ou à son deffaut,
de Sel volatil de Vipere ou de

E 5

corne de cerf. Apres avoir pris un de ces remedes , il faut se faire bien couvrir , & l'on suera inmanquablement. On continuera encore deux jours de suite le remede , & la malignité ne manquera pas de sortir. Le quatrième jour on prendra seulement dix grains pesant de l'une des deux premieres poudres , & on en continuera l'usage jusques au septième jour. On usera dans la ptisane ordinaire d'un peu d'esprit de Sel , ou de Souphre , ou de Vitriol , en sorte que cette ptisane sente un peu l'aigrelet. Sur le declin de la maladie , on se pourra purger avec les pilules de ruffi , la dose est demy gros jusques à un gros. Pour la precaution on prendra deux fois le mois demy gros de ces pilules.

de ruffi , c'est un des bons prefervatifs qu'il y ait. Elles font composées de mirrhe , d'aloës & de saffran;elles purgent doucement , empeschent la corruption des humeurs , & fortifient l'estomach , ce qu'aucun autre purgatif ne fait. On pourra se servir journellement de l'eau suivante. Prenez racine d'Angelique & de Tormentille , de chacune une once , une bonne pincée de graine de genièvre & trois gros de canelle ; concassez un peu les racines & la canelle , & mettez le tout dans une bouteille de verre. Versez y une chopine d'eau de vie , & le laissez infuser pendant quatre jours , le remuant une fois le jour , après quoy vous y ajouterez quatre onces de sucre en poudre & prendrez de cette liqueur

une cuillerée chaque jour à jeun. J'aurois donné volontiers mon spécifique & mon preservatif au public, si tout le monde estoit capable de le faire, mais je n'en veux pas gratifier un particulier. Quant à ceux qui aimeront d'estre purgez agréablement, & avec toute la benignité & delicateſſe possible, j'ay pour cela un sucre préparé d'une telle maniere qu'il n'est changé ny de couleur ny de goût, ny de consistance, & se prend avec du Caffé ou du Chocolat au lieu d'autre sucre, ou bien avec du bouillon.

Comme tous le Amateurs des Saignées ne manqueront d'employer tous leurs efforts à faire passer mon Systeme pour une vision, je prie les personnes desintereſſées de tenir leur refu-

tation privée pour une marque de leur ignorance, ou de leur malice, jusques à ce qu'ils ayent mis au jour des raisons & des experiences qui détruisent les miennes, ce que je n'apprehende guere; mais comme le Public est extraordinairement prévenu en faveur de la Saignée, je veux luy en faire connoistre le mauvais usage, par le récit de ce qui est arrivé il y a peu de jours en nostre voisinage, à un Pleuretique: mais permettez-moy de vous donner auparavant un exemple sur la funeste pratique exercée envers ce Pleuretique, qui vous pourra porter à considérer avec plus d'attention les veritez que je vous dis.

Il y avoit un Gentilhomme qui couchoit seul dans sa cham-

bre, lequel se trouvant mal dans la nuit, appella ses Domestiques, criant qu'il suffoquoit. Un Domestique y accourut avec un paquet de clefs pour ouvrir la chambre, & donner du secours à son Maître. Il met une des clefs, qu'il croyoit celle de cette chambre, dans la serrure; & fait plusieurs tours sans pouvoir ouvrir, & n'en essaye point d'autre, tant il est prévenu que celle dont il se sert est la clef de cette chambre. Son Maître se plaint plus qu'il n'avoit fait d'abord. Le Domestique redouble avec plus d'empressement les tours & retours; & enfin connoissant à la voix de son Maître qu'il est aux abois, il change de clef, mais celle qu'il prend n'ouvrant pas mieux que la première, il en prend une

autre, qui n'est pas encore celle qu'il faut. Enfin il prend la quatrième, qui est la clef de cette chambre. Il ouvre la porte, & entre dedans, mais trop tard pour le salut de son Maistre, qui estoit agonizant. Ce Valet le voyant en cet estat s'écrie, *Apportez vite de l'Eau de vie, de l'Eau de la Reine de Hongrie.* Mais toutes ces eaux n'ont de rien servi, car le Gentilhomme est mort dans un moment. Voilà, Monsieur, le modele, à mon avis, le plus convenable de ce qui est arrivé à ce Pleurerique. Il se sent oppressé d'une douleur de costé, il appelle des Medecins à son secours, il en vient un qui le fait d'abord saigner, & ressaigner le mesme jour. Le mal empire, & le Medecin foraisié de l'avis de quelque autre,

fait faire douze saignées dans cinq jours; mais malgré ce grand nombre de saignées, le malade vient aux abois. Ces Medecins qui n'ont jamais entré dans le Cabinet de la Nature, & qui n'en connoissent pas la clef, les assaillent toutes. Voyant que la saignée ne servoit de rien qu'à précipiter le malade dans le tombeau, ils ordonnent de la Cassé, quelques heures après la dernière saignée, mais ce remede n'operant pas mieux que le premier, ils ordonnent l'Emetique, qui n'a pas un meilleur succès que les autres. Enfin ils ordonnent des croûtes de cheval, & j'avouë que ce remede est convenable donné au commencement de la maladie, mais ce remede ne servant de rien, le Medecin qui voit le

malade aux abois, s'écrie, *Vite, vite de l'eau de Cannelle, de l'eau imperiale*, mais tout cela n'a pas empêché que ce Pleuretique ne soit mort quelques momens après, de sorte que ce malade a reçu dans un jour, qui estoit le sixième de sa maladie, tous les remèdes en general que possède la Medecine; sçavoir la saignée, le purgatif, l'Emetique, le sudorifique, & le cardiaque. Après cela peut-on dire que les Medecins qui en usent ainsi traittent methodiquement cette maladie, & que la saignée soit le veritable remede pour la Pleuresie? En verité il faut n'avoir pas un grain de jugement pour ne pas connoistre l'aveuglement dans lequel ils sont, & afin que tout le monde puisse juger si la saignée est faite avec

raison, & sur quelque indication, je dis que le sang peche en qualité ou en quantité. Je ne veux pas, Monsieur, me servir dans ce discours des termes de Pleurose & de Cachochimie, ny de leurs subdivisions, parce que voulant instruire le public, je veux parler d'une maniere que chacun me puisse bien comprendre. Or ce Pleuretique a commencé de se trouver mal le Dimanche, estant en parfaite santé le Vendredy & le Samedy auparavant, & ainsi si le sang pechoit en quantité, ce ne pouvoit estre que de celuy qui avoit esté fait & augmenté du Samedy au Dimanche, qui ne scauroit estre de quatre onces. Mais je veux, pour faire mieux connoistre leur erreur, qu'il s'en soit fait & produit huit onces,

ce qui est pourtant impossible ; le malade ayant esté saigné deux fois le Dimanche , & luy ayant esté tiré seize onces de sang , n'en pouvoit pas avoir trop. Ainsi après cela il se devoit aussi bien porter qu'il faisoit le Vendredy , & de mesme de tous les autres malades qu'ils saignent , mais au contraire il se porte plus mal. Il faut par conséquent que la maladie vienne de la mauvaise qualité du sang , qui requiert seulement la correction & purification. Or la Pleuresie venant d'un sang arrêté dans la partie malade , ne pouvant pas librement circuler & passer par les petits Vaisseaux , à raison de la viscosité , comme j'ay démontré amplement dans ma Lettre inserée dans le Mercure Galant le mois

de Juillet 1691. il est facile de juger qu'il faut un remede qui absorbe & destruisse les acides, qui ont coagulé & rendu visqueux ce sang, & par ce moyen la masse sanguinaire devenant fluide & en son premier estat, circulera librement, & la nature atténuera & dissoudra le peu qui sera resté dans la partie offencée, & l'évaporerà par les pores. Mais accordons à ces Messieurs, que deux ou trois saignées ne portent pas un prejudice considerable à raison de l'évacuation du sang, n'est ce pas faire un grand mal que d'accabler un malade par un remede inutile, & l'empêcher d'avoir recours à d'autres remedes qui le gueriront immanquablement, au lieu que les saignées épuisant les forces, rendent sou-

vent inutiles les remèdes qu'on donne après ? Mais passons plus avant, & voyons si ces Messieurs avoient raison de purger le sixième jour de la maladie. Ils prétendent que c'est dans le sang que reside la cause du mal. Or le purgatif n'est que pour emporter les humeurs morbifiques qui sont dans les premières voyes & sequestrées par la nature, par conséquent il ne sçauroit agir dans les veines. Que s'ils soustiennent que la nature les en a séparées, & qu'ils suivent en cela le sentiment d'Hipocrate, qui dit, *Concocta sunt medicanda*, il faut, cela étant, que le malade se trouve mieux pour lors, car la nature ne fait la separation des mauvaises humeurs, que lors qu'elle est victorieuse. Or elle

n'est pas victorieuse , puis que le malade se trouve plus mal ; donc le Purgatif est donné mal à propos. Après cela on donne l'Emetique , qui a les mesmes indications que le Purgatif, si ce n'est qu'il évacue particulièrement , & avec plus de violence les matieres les plus visqueuses qui se trouvent dans l'estomach ; & il est d'autant plus dangereux , que le malade ayant esté épuisé de ses forces par les saignées, le Purgatif n'est plus en estat de résister à la violence de ce remede, & il est aussi ridicule à un Medecin de tenter ce remede, après avoir épuisé les forces de son malade par les saignées , qu'à un homme qui ayant épuisé les forces de son cheval par la fatigue de la marche d'une grande journée ,

voudroit à la fin de cette journée pousser son cheval à toute bride pendant une heure, car ce cheval qui auroit bien fourny à cela au commencement de la journée, étant dans ses forces, crevera sous l'homme à la fin. Le mauvais usage qu'on fait de l'Emetique, qui est d'ailleurs tres-bon en certaines maladies, si on le donne bien à propos, est cause qu'il est décrié, & pour vous faire voir qu'on se sert imprudemment de ce remede, faute de connoître la nature des maladies, il n'y a qu'à considerer que la plupart des Medecins s'en servent usuellement pour l'Apoplexie, quoy qu'il n'y doive estre employé que dans un certain rencontre, parce que ce n'est pas un remede qui porte son action

jusques à la cause de cette maladie. Par exemple , un homme venant de dîner ou de souper , tombe en Apoplexie ; il est constant que pour lors l'Émetique est salutaire , parce que les esprits ayant perdu le mouvement & ne faisant plus de fonction dans l'estomach , non plus que dans les autres parties, l'aliment s'y corromproit d'abord , & porteroit obstacle à la guérison ; mais dès que l'Émetique a fait son effet , il faut sans perdre temps donner des remèdes qui combattent la cause de la maladie ; mais en tout autre temps que l'Apoplexie surprend , l'Émetique n'est d'aucun secours, car l'Apoplexie n'est qu'une Paralyse universelle. C'est pour cela que quand on guérit l'Apoplexie , il reste une paralyse
particu

particuliere en quelque partie du corps. Ainsi il faut donner d'abord des remedes penetrans qui dégagent les esprits , & les mettent en mouvement , à quoy l'huile de Romarin est spécifique , prise de la quantité de trente gouttes dans quelque vehicule convenable. A l'égard des crottes de cheval , données après avoir épuisé les esprits partant de remedes contraires , c'est en user de mesme qu'un homme qui en empoisonneroit un autre , auquel , après qu'il le verroit accablé des accidens du poison , il donneroit du contrepoison. Quand je vois donner des Cordiaux après un grand nombre de saignées , il me semble voir un Duelliste , qui ayant versé tout le sang de son ennemi , s'en va querir du

Mars 1694.

F

vin ou de l'Eau de vie au lieu le plus proche, pour luy reparer les esprits, & afin qu'on puisse verifier si ce que j'avance est veritable, je veux donner à chacun le moyen de se guerir de la Pleuresie, sans qu'il en coute plus de cinq sols.

Dés que quelqu'un se trouvera atteint de la Pleuresie, ou de quelque mal de costé que ce puisse estre, il n'a qu'à prendre la pesanteur d'un gros ou deux de sucre en poudre. Qu'il le mette dans une petite tasse ou gobelet, & qu'il verse sur ce sucre vingt cinq ou trente gouttes de veritable huile de Sauge, ce sucre s'imbibera de cette huile. Demelez là un peu ensemble, & jetez sur cette mixtion deux ou trois cuillérées d'eau de chardon benit, ou

de vin d'Espagne s'il n'y a point de fièvre, & le sucre se fondra dans l'eau avec l'huile, car sans sucre elle fumeroit l'eau, & après avoir pris ce remède, il faut se bien couvrir dans le lit, & attendre la sueur qui surviendra bien-tôt, & après la sueur le malade se trouvera guéri, ou du moins tellement soulagé, qu'il ne doutera pas de la parfaite guérison en reprenant du même remède. En voici un autre qui n'est guère moins efficace. Prenez un gros jusques à un gros & demi d'enceps masle en poudre, mêlez le avec un peu de pomme cuite pour le prendre comme un bolus, & usez en au surplus comme de l'autre.

Il seroit à souhaiter, pour le bien public, que Messieurs les

Magistrats de Police, fissent faire l'expérience des remèdes que je mets en avant; car ce seroit le véritable moyen de faire connoître l'abus de la saignée, & de porter Messieurs les Medecins à la recherche des remèdes propres pour la guérison des maladies. Cependant, j'ose espérer Monsieur, que si j'ay le bonheur que mes sentimens aient vostre approbation, ma Lettre sera aussi utile au public, que je me le suis proposé. Je suis vostre &c.

En vous parlant du changement qui a esté fait dans les Intendances, je vous ay mandé que M. Ferrand avoit eu celle de Dijon. La connoissance qu'on a de ses grandes qualitez est cause que dans toute la Province cette nomination a fait

GALANT. 125

donner de grandes marques de
joye. C'est ce qui a obligé M.
Blanchard à luy adresser ces
Vers.



A M. FERRAND,
Intendant de Bourgogne &
de Bresse.

*L*OVIS, le plus grand de nos
Rois,
Secondant les desseins & les vœux
d'un grand Prince,
T'établit dans cette Province,
Pouvoit il faire un meilleur choix?
Que de plaisirs pour nous ! quelle
source de joye !
Le fameux Conquerant, le Héros qui
t'envoie,
Illustre & sage Magistrat,
Ne pouvoit nous marquer avec que
plus d'éclat

F 3

26 M E R C U R E

Les soins dont sa bonté royale ,
 Pour ses Sujets toujours égale ,
 Se charge parmy les horreurs
 D'une Guerre , dont sa sagesse
 Ne nous laisse que les frayeurs,
 Tandis que ses Rivaux , honteux de
 leur foiblesse ,
 En souffrent tous les ans les cruelles
 rigueurs.

Par ton esprit si beau que rien ne
 l'embarasse ,

Par ta grande capacité
 Fais briller tes talens en cette Dignité
 Où l'Auguste Louis te place.

Fais voir par cette habileté ,
 Si naturelle dans ta Race ,
 Que l'Aigle du Conseil a les yeux
 si perçans ,

Que rien n'échape à sa lumière.
 Suy dans cette pénible & brillante
 carrière

Un naturel heureux l'équité , le bon
 sens ,

Source de gloire inépuisable ,
 Fidelles guides des Ferrands ,
 D'une sage conduite infaillibles ga-
 rans.

La faim toujours impitoyable ,
 De Bellone & de Mars Compagne re-
 doutable ,

Commençoit à nous alarmer ,
 Tu paroïs , & d'abord l'air seul de
 ton visage

Nous est un assuré présage
 Que tu viens pour la de sarmer.
 Nous en sentons déjà l'agreable avan-
 tage ,

Acheve d'arrester par ton integrité ,
 Par ton exactitude & par ta vigi-
 lance ,

A la gloire de nostre France ,
 Et du regne de l'équité
 Les desordres , les maux qu'on craint
 de tout costé ,

Cruels enfans de l'indigence.
 Par tes sages conseils & par ta fer-
 meté ;

*Parton credit puissant dans une Cour
heureuse ,*

*Empêche de nos Bleds la traite dan-
gereuse.*

*Suy dans un cours si glorieux
Du fameux de Harlay les vertus émi-
nentes ,*

*Parmy nous encore presentes.
Sur un si beau modele on est toujours
heureux ,*

*L'amitié vous unit par des chaisnes
charmantes ,*

*Une mesme vertu vous anime tous
deux.*

*Fais que de ces Climats l'abondance
exilée ,*

*Revienne incessamment par tes soins
rappelée ,*

*Et le Riche & le Pauvre également
contens ,*

*Flatez de voir des jours plus seurs
& plus tranquilles ,*

Attendront que de meilleurs temps

*Ramenent le repos & la paix dans
les Villes ,
Et la recolte heureuse en nos fertiles
champs.*

Voicy d'autres Vers qui ont
esté faits en faveur d'une jeune
Veuve, qui n'ayant eu qu'une
santé languissante pendant trois
ou quatre années de mariage,
a repris tout son brillant depuis
qu'elle est redevenue maistresse
d'elle. même.

Vous triomphez, charmante Iris
Vos appas & vos airs fleuris
Ramenent le printemps de vos belles
années.

*A ce rare plaisir je ne vois rien d'é-
gal.*

*Vos graces estoient destinées
A survivre un Hymen qui leur estoit
fatal.*

E S

Par vos soins & par vostre adresse,
 Tout paroist refleurir chez vous,
 Mais craignez de l'Amour les char-
 mes & les coups ;

Sage conseil , mais la foiblesse
 Est naturelle à la jeunesse.

Les beaux jours, les airs conque-
 rans

Par des chemins cachez menent à
 l'hymenée ,

Au Temple le concours d'Amis &
 de Parens ,

Le cœur surpris , la main donnée ,
 Pour vos appas charmans trop cruelle
 journée ,

De leur perte prochaine infailibles
 garans.

Qu'on est heureuse , Iris , quand on
 est sa maistresse !

Quel plaisir de passer sa brillante
 jeunesse

Chez soy , sans maistre , en liberté ,
 Et jusqu'à soixante ans conserver sa
 beauté !

On a parlé si différemment de la course qui s'est faite de Paris à Versailles , & de Versailles à Paris , que vous ne serez pas fâchée d'en apprendre le véritable détail. Six Juments noires ont fait cette course ; elles sont Hollandoises , leurs queue's étoient coupées à l'Angloise , ainsi que leur crin. Elles ont servy à tirer le Canon du Prince d'Orange , & ont esté prises à la Bataille de Steinkerke , & ayant ensuite est exposées en vente , M. le Duc d'Elbeuf en acheta quatorze. Il fit un attelage de six des plus vigoureuses avec lesquelles il alloit souvent de Paris à Versailles , & en revenoit en fort peu de temps. Ce Prince estant un jour avec plusieurs Personnes de qualité , on parla de la vitesse & de l'haleine

de ces Jumens , ce qui donna lieu à un pary entre ce Duc & M. de Chemeraut , de quatorze cens Louïs d'or neufs M. de Chemeraut paria que les Jumens de Mr le Duc d'Elbeuf en partant de Paris de deffous la Porte de la Conference , ne pourroient aller jusques à la grille de Versailles , où ce Duc seroit obligé de faire tourner son Brancart avec les six Jumens, autour d'un pilier dressé devant la premiere grille , repartir de-là pour Paris, & arriver en deux heures de temps à la Porte de la Conference , où il seroit obligé d'estre avant que la seconde heure fust sonnée. Les parties prirent Monsieur le Prince de Conty , dont la grande integrité est connue , de vouloir bien leur

faire l'honneur d'estre juge de la course & du pary. M. d'Elbeuf & M. de Chemeraut convinrent ensemble d'une Pendule que l'on fit mettre à costé de la Porte de la Conference , où Monsieur le Prince de Conty voulut bien demeurer pour voir commencer & finir la course. Le Cocher de M. le Duc d'Elbeuf mena les Jumens à Versailles , avec le Postillon de M. Bontemps le jeune. Il y avoit un second Brancart attelé de quatre autres Jumens , afin que si le premier venoit à casser , on pust se servir de celuy qui suivoit ; selon qu'il avoit esté arresté par les Parieurs. Ce brancart estoit mené par le Cocher , & par le Postillon de M. le Comte de Rouffy. Ils arriverent à Versailles une heure &

une minute après leur départ.
M. d'Elbeuf suivoit avec plusieurs personnes de qualité. Il ne fit point presser ses Chevaux en allant, & il eut la précaution de faire mettre son Postillon à gauche, en allant & à droite en revenant. Si tost que l'on eut tourné autour du pilier où le Roy estoit, M. d'Elbeuf monta sur le siege du Cocher, & fit donner du Vin d'Espagne à ses lueurs par six Palfreniers, qui attendoient pour cela. Il partit aussi-tost après, & toute la course, tant pour aller que pour revenir, ne dura qu'une heure & cinquante-trois minutes. Ainsi ce Prince gagna le Pary avec l'applaudissement de la Cour & du Peuple, dont le chemin se trouva bordé depuis Paris jusques à Versailles. L'intérêt n'a pas fait entrepren-

dre cette course à M. le Duc d'Elbeuf, puis qu'elle luy a cou-
te plus de cinq cens pistoles. Il
fait nourrir onze Jumens au
Village de Neuilly, & pour les
mettre en haleine, on leur don-
noit souvent la suée dans le Bois
de Bologne, où ce Prince avoit
fait arpenter la longueur du che-
min de Versailles, pour voir
s'il réussiroit. Il fit ce chemin
plusieurs fois en moins de deux
heures, & il alla mesme & re-
vint plusieurs autre fois de Ver-
sailles en aussi peu de temps avec
les quatre Jumens qui estoient
moins bonnes. Cependant il a-
voit toujours à craindre, tous
les accidens estant contre luy,
& devant faire gagner les Pa-
rieurs. Cette course se fit le pre-
mier jour de ce mois, le temps
étant tres-beau & tres-favorable.

Quoy que M. le Duc d'Elbeuf se crust comme assuré de remporter l'avantage, il voulut bien mettre de part avec luy dans la gageure Madame de Bouillon, Madame de Polignac, Mademoiselle de Menetou, Elle de Madamel la Duchesse de la Ferté, M. d'Armagnac, M. le Prince Camille, & quelques autres; mais lors que le gain a esté partagé à tant de personnes, la gloire de la course est demeurée à luy seul. Ce Prince a fait de grandes largesses, tant à ceux qui ont eu soin de nourrir les Juments, qu'au Cocher & aux Postillons qui les ont menées. Voicy un impromptu fait par M. de Verron, sur le sujet de cette course, adressé à M. le Duc d'Elbeuf.

C'Est un de mes étonnemens,
Qu'en moins de deux heures
de temps ,

Vn train bien attelé s'en aille,
Et revienne aussi tôt à Paris de Ver-
saille.

Ma foy, les Chevaux d'Apollon,
Aux prix des tiens ne valent pas
la maille ;

On en est tout chagrin dans le sacré
vallon ,

Et mesme le Cheval Pegase
Auprès de tes Chevaux passeroit
pour un Ase.

Le temeraire Phaëton.

Ne valoit pas ton Postillon ;

De tes Chevaux chacun admire la
vitesse.

Pour moy, j'admire ton adresse,
Et suis charmé de ton grand cœur
Qui soupirant pour la Victoire,
Court toujours avec même ardeur

Vous avez entendu parler d'un grand nombre de Colonnes, qui sont à Paris sur le Quay, entre la Porte de la Conference & le Cours, dans une avant-court du Palais des Thuilleries, & dont il reste encore un fort grand nombre à Toulon, qui doivent estre transportées icy. Je croy vous avoir déjà dit que ces colonnes viennent de *Lebida*, autrement *Leptis*, Ville ancienne détruite, & dont le Territoire est aujourd'huy sous le gouvernement de l'Etat de Tripoly; mais voicy quelque chose de plus curieux sur ce sujet. C'est une Lettre de Mr Durand, jeune Gentilhomme, qui ayant esté à *Lebida*, y a remarqué avec soin tout ce qu'il a cru digne de la

curiosité de ceux qui aiment les Antiquitez, & en a fait une Relation qu'il a envoyée de Tripoly. On m'en a donné une copie, dont je vous fais part.

LEBIDA, lieu situé à trente-cinq lieues de Tripoly, au Levant, estoit premierement appelé Leptis, suivant un vieil Auteur Anglois qui parle en ces termes, de l'endroit où se voyent encore les debris dont je vais vous parler. Voicy ce qu'il dit.

Leptis magna estoit ainsi appelée pour la distinguer d'une autre Leptis qui estoit tout proche, de l'autre costé de la Riviere. Il y avoit un autre Bourg appelé aussi Leptis. Les Romains s'estant rendus Maistres de ce Pays, premierement occupé par des Grecs, joignirent

ces Places ensemble, & en firent une tres-grande Ville, tres-riche, & fort renommée, qu'ils appellerent, *Tripolis*. Elle a esté détruite plusieurs fois par l'irruption des differents Peuples, rebastie aussi plusieurs fois, & enfin tout à fait abandonnée.

Tout se raporte à cela, les trois Villes que le nom de Tripolis signifie, la situation, la quantité prodigieuse de debris, & le peu d'apparence que les deux lieux qui sont nommez de ce nom; sçavoir, cette Ville & une autre petite habitation à quarante lieuës d'icy, au Ponant, appelée dans les Cartes Tripolis Vetus, dans lesquels il n'y a nulle marque d'antiquité, ny apparence de Riviere, & qui ne sont pas dans la situation dont il est parlé; soient autre chose que Leptis magna.

Quoy qu'il en soit, il faut que

ce lieu ait esté extrêmement superbe
 puisque l'on y voit encore trois cho-
 ses incomparables , la magnificence
 du Port , qui est entièrement comblé,
 un Cirque d'une grandeur prodigi-
 gieuse , que l'on distingue aisément
 & un espace de prés de deux lieuës
 le long de la Mer tout bordé de
 murailles , & d'une lieuë de lar-
 geur en terre , & les environs de la
 Ville tout remplis de Batisses & de
 monumens. Le Port ressemble à la
 Figure marquée A dans la Planche.
 Il est d'une étendue & d'un travail
 prodigieux , tout entouré de pierres
 taillées au Ciseau. A l'emboucheure
 estoient deux Tours , qu'il est facile
 de distinguer , & immédiatement
 aux deux costez de l'entrée , il y a
 encore des degrez qui vont jusques
 à la Mer. On voit aussi encor là des
 restes de Colomnes rompuës. Des
 deux costez du circuit du Port , on

trouve d'espace en espace des degrez faits, mais non pas si beaux que ceux des terrasses des Tuilleries, & tout autour des Amars de pierres qui servoient autrefois aux Vaisseaux. Vis-à-vis l'entrée du Port, le circuit se réduit en quarré, & après une platte forme, on y monte encore vingt-cinq degrez fort larges, derrière lesquels il y a cinq voûtes & des debris de Marbre & de Colonnes. Apparamment il y avoit là quelque magnifique loge où les Bastimens alloient rendre raison de leurs voyages.

La raye que vous voyez dans le circuit marque une ouverture particulière par où la Riviere se rendoit dans la Mer sous une voute, pour ne pas gaster ny incommoder le Port, qui est tout à fait comblé. Le Cirque situé du costé du Levant le long de la Mer, est incomparable. Il est à peu

près de la Figure marquée B dans la planche , ayant plus de douze cens pas de longueur sur trois cens de large. Il a quinze ou seize degrez tout autour , presque encore entiers. Le quarré en deça estoient des arcades par dessous lesquelles on passoit. Il y en a encore des restes sur pied.

L'endroit que vous voyez marqué au milieu , autour duquel apparemment les Chariots & Chevaux couroient , estoit rempli de Colomnes , Piedestaux , & de Figures de Marbre. On y en voit plusieurs restes tout delabrez. Il y avoit des traverses d'espace en espace pour deux personnes de front , & au bout une espece d'Amphiteatre en rond. Derriere , au bout du grand Cirque , estoit une grande arcade qui sortoit dehors.

Le corps de la Ville , comme on le

distingue facilement , est presque de deux lieues le long de la Mer , tout bordé de murailles de pierre de taille ; en des endroits on voit encore le cordon. Il y a dans cette muraille des pierres avec des Inscriptions Romaines , mises sans dessus dessous , & sans suite , qui marquent que des Barbares les ont voulu renouveler. Le plus large de la Ville en terre n'est pas de plus d'une lieue ; la Muraille se peut suivre presque par tout. Une des portes de la Ville qui estoit de douze arcades , & dont on en voit encore trois sur pied , ressemble à un Arc de triomphe , & les autres à demy.

On a tiré de cette Porte plusieurs Colonnes de Marbre , & trois entre autres qui sont encore à la Marive , & qu'on n'a pû embarquer à cause de leur grosseur & longueur , étant de vingt-cinq pans de tour sur quarante

rante de long. Cette Porte répondoit au Palais, ou au Temple, on peut-être à tous deux ensemble ; quoy qu'il en soit, il est impossible de vous décrire la magnificence des restes de ce lieu.

On n'y connoist aucune regularité. C'est une tres vaste étendue, pleine de Batisses de grosses Pierres, espede de Marbre, sans chaux ny ciment, mais qui estoient liées avec du fer, & en dedans toutes couvertes d'un Marbre vert dont on trouve quantité de morceaux de l'épaisseur d'un doigt, qui la pluspart ont esté portez à Constantinople. On a tiré de cet endroit, tant pour Constantinople autrefois, que pour nous à present plus de sept on huit cens Colomnes, & il y en a encore plus de trois à quatre cens, tant enterrées, que rompues & mangées du temps. Je n'en ay veu que dix de tres entieres.

Mars 1694.

G

Ces endroits estoit sans doute le plus superbe de la Ville.

Le reste est une infinité de Bastimens les uns sur les autres, moitié comblez de sable, & plusieurs rasés jusqu'au fondement, mais tous de Pierres de taille, & sur tout une si grande quantité de Colomnes de toutes manieres, la plus grande partie de Marbre, rompues & rongées, qu'il semble que la Ville ait esté bafée dessus. Il y en a une douzaine qui paroissent entieres, mais si l'on creusoit le sable, on en trouveroit quantité d'ensablées. Les environs de la Ville sont pleins de Bastisses ruinées & de restes d'habitations, dont voicy les principales. Une Muraille épouvantable de quinze pas d'épaisseur avec des soutiens d'espace en espace de douze pas en quarré. Cette Muraille est encore de trois cens pas de long, la Riviere dont elle desour-

voit le cours l'ayant enfoncée, malgré son épaisseur; & quoy qu'il n'y coule point d'eau l'Esté, c'estoit pour la destourner du Port, qu'elle ne laissoit pas d'incommoder. Elle est à demi-lienë de la Ville. A un quart de lienë, d'un autre costé, les debris d'un Temple assez grand avec les marques d'un Village; trois Aqueducs, un grand & deux petits, des Batisses, figures de Tours en quarré, avec des Figures du Soleil & d'animaux, faites apparemment pour orner les chemins, ou à la memoire de quelqu'un; car il y en a quantité, & qui sont tres-élevées, les unes quarrées, les autres en pointes. A une lienë au Ponant le long de la Mer, les marques d'un tres-gros Village bordé de murailles, restes de Forts & de Citernes; aux environs de la Ville, les restes de quantité de Citernes souterraines & magnifi-

ques par leur grandeur , mais toutes comblées de sable. Comme il ne pleut pas icy l'Esté , ce sont apparemment toutes les Citernes de la Ville comblées qui ont fait abandonner un Pays si beau que celui-là. Voicy les inscriptions que j'y ay trouvées. Je les ay tirées fidèlement. il y a sujet de croire que les grands soins que les Barbares, ont pris de les détruire, ont fait qu'on n'en trouve pas de plus considérables, ny en plus grande quantité , ou s'il y en a , elles sont ensablées.

Sur un piedestal de Marbre blanc, de la hauteur de quatre pieds , en écriture comme celle d'aujourd'huy, ainsi que toutes les autres, dont je feray mention , on lit sur une des Faces.

Divina stirpe progenito.

D. N. Fortissimo Principi ,

Valentiniano. Victori pio ,

GALANT. 149

Felici. ac Triumphatori.

Semper Augusto.

Flavius Benedictus, V. P.

Preses Provinciæ

Tripolitano Numini,

Majestati que ejus,

Semper devotus.

*Sur l'autre face du même Pié-
destal il y a.*

Dignissimo, principali,

Innocentissimo puero,

T. Fabio Vibiano juniori;

Pontifici Duro Viro filio,

Ac Collego T. Flavi Frontini,

Heraclii, in parvulis annis,

Exibentio Aqualiter

Voluptatum genera. Patris

Sui studiis, populi suffragio,

Et decreto Ordinis.

*Sur plusieurs pierres au milieu
de la Ville, éparses & sans suite.*

Trajano,

Amilia,

G 3

150 MERCURE

Divi Trajani.

Nerva

Imp. VI. Cosu.

Imp. Galba
pro Repu.

C. Pomponius R.

Proimp. provive,

Bombai, 10.

Sari Divi Nervæ

Max. Trib. pot. XIII I.

Coloniæ Vulpia Tr.

Cum ornamento.

Q. Pompeia

io, cerea

li, ex de

creto Or

dinis Rom.

Sur une petite pierre quarrée.

*Engrosse lettre sur le bord de
la Mer, les autres estant sans
suite.*

IMP. CÆS.

Hors la Ville, sur une pierre,

GALANT.

151

qui est presentement dans une muraille.

Pulcretio

Cressenti

Bono filio

Bono fratr.

Pulcretius,

Rogatus,

Pater feci.

Sur une autre pierre, dont on s'est servy encore dans une muraille.

Domitiæ Roga,

Tul vixit,

annis X X I I I.

M. Jullius,

Cethegus,

Phicissiam. Uxori,

Carissimæ fecit.

En un autre endroit.

D. M.

L. C L.

Perpe.

Tui pro

Bati

Vixit ann.

X X.

*Sur une autre pierre, en Grec, Latin,
& Arabe.*

Birichi Basiliei,

Mater Rodi Medici.

DIOSIATROS en lettres
Grecques, & le reste en Arabe.

En pleine campagne.

Rutilius Victor

Vixit annis X I.

La Chirurgie pouvant estre mise au nombre des choses les plus necessaires, & les plus utiles à un Estat, la Compagnie des Maîtres Chirurgiens Iurez de Paris, après avoir acquis un fond de terre proche les Ecoles Royales de Chirurgie, a crû ne le pouvoir mieux employer qu'à la construction d'un Amphithéâtre

Anatomique plus étendu & plus commode que celuy où elle faisoit autrefois ses Actions publiques ; afin qu'il puisse contenir le grand nombre d'Ecoliers qui viennent de toutes parts , dans le dessein de s'instruire & profiter des Leçons Anatomiques & Chirurgicales que Messieurs Bienaise & Roberdeau ont fondées , depuis quelques temps , pour estre faites aux deux principales saisons de l'année.

A peine commençoit on cet Edifice que sur le bruit qu'il fit dans Paris , M. Perrault , de l'Academie Françoise , envoya à la Compagnie le Madrigal que vous allez lire.

*On élève en nos jours un vaste
Amphithéâtre
Pour le bel Art qui sçait guérir.*

G 5

Rome en faisoit construire en son
culte idolatre

Pour des Gladiateurs qu'elle y fai-
soit mourir.

Redoublez vostre ardeur , signalez
vostre zele ,

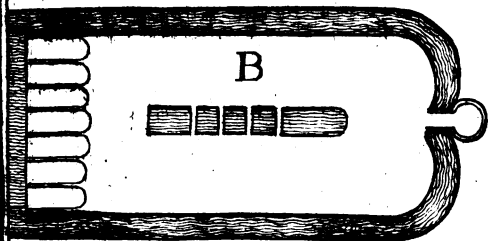
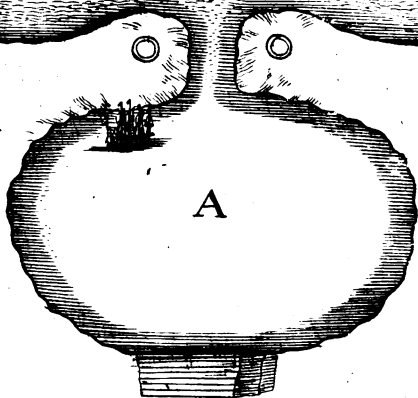
Vous , qu'à ce grand dessein appelle
un heureux sort.

On doit une gloire immortelle

À l'Art qui surmonte la mort.

Cet Amphithéâtre enrichi
d'ornemens convenables , est
construit à la maniere d'un
Temple antique. Ses princi-
pales faces répondent aux quatre
Points du monde ; il est de figure
octogone , & couvert d'une cou-
pe qui se termine par une lan-
terne à l'imperiale , qui porte
une Couronne de France.

M. Meurisse, Maître Chirur-
gien Juré à Paris , ayant fait gra-



F.B.4.

ver la veüe de cet Amphithéâtre, & l'ayant présentée à M. du Tertre, Chirurgien ordinaire du Roy, fut engagé par luy à donner l'explication de cette Estampe, parce qu'elle peut servir de Leçon courte & ingénieuse, pour apprendre aux jeunes Ecoliers qu'ils ne peuvent jamais exceller dans leur profession, si la nature, le sçavoir, & l'exercice ne travaillent de concert à les perfectionner,

L'Estampe offre d'abord aux yeux, dans un rouleau, cet Amphithéâtre, au devant duquel, le Peintre par un trait ingénieux de son Art, a mis plusieurs personnes de différentes Nations & de toutes sortes d'Estats, pour designer la hauteur & les autres dimensions de cet Edifice.

Ce dessein est soustenu par quatre Figures allegoriques & misterieuses , qui ont quelque chose de si agreable , qu'elles font desirer à l'esprit de sçavoir ce qu'elles signifient. L'une represente Apollon , Dieu de la Medecine & de la Chirurgie , attentif à considerer la beauté de cet Amphithéâtre. Il est assis sur un nuage, ayant la teste environnée de lumieres , pour montrer que c'est le Soleil qui par sa chaleur , échauffe la Nature en general , & donne en particulier la force & les vertus aux Animaux , aux Vegetaux , aux Mineraux & aux Metéores , dont l'on se sert dans ces professions , pour la guerison des maladies. Ce Dieu tient dans sa main une Lire , instrument qui marque la Paix , laquelle est si

nécessaire pour cultiver les Sciences & les beaux Arts. L'habillement d'Apollon est fait d'une draperie changeante, pour faire connoître qu'il préside à la Médecine & à la Chirurgie, comme à la Poësie & à la Musique.

La Figure qu'on apperçoit au dessous d'Apollon, représente la Chirurgie, sous l'image d'une personne jeune, bien faite, & dans une attitude majestueuse. On l'a peinte telle, pour signifier qu'une jeunesse mûre & vigoureuse, a dans cet âge plus d'art & de génie, qu'une vieillesse qui est presque toujours suivie de pesanteur & de foiblesse. La teste lumineuse de cette femme, assise sur un nuage, montre l'excellence de son origine. Il est aisé de voir à son air qu'elle est

contente , particulièrement depuis que le Roy l'a protégée en plusieurs occasions , qu'elles a eu l'honneur d'avoir contribué de ses soins à la santé de ce grand Monarque , & qu'enfin son secours est aujourd'huy si utile aux Generaux , aux Officiers & aux Soldats dans ses Armées.

La Chirurgie donne des marques de sa joye , en montrant de la main droite , le nouveau Temple qu'on vient d'élever à sa gloire. L'œil que l'on remarque au milieu de cette main , nous apprend que le Chirurgien ne va point , pour ainsi parler , à tâtons dans ce qu'il fait , mais que ses operations sont presque toutes évidentes , sûres & infailibles. Elle tient de la main gauche le Bâton d'Esculape en forme de sceptre ,

pour marquer l'autorité raisonnable qu'elle doit avoir sur les Malades, lors qu'elle leur fait comprendre la nécessité de souffrir des opérations. Les noeuds de ce Bâton sont les difficultez qu'il faut essuyer pour parvenir à la perfection de l'Art. Le Serpent signifie, non seulement que la chair salubre de ce reptile entre dans la composition des Antidotes, mais encore que toutes les applications de la Chirurgie ne tendent qu'à renouveler la santé des hommes, comme le Serpent renouvelle sa peau tous les Estez, & qu'enfin ceux qui exercent cet Art, ont besoin de prudence, dont il est le symbole. Les Livres d'Hippocrates & de Galien, sur lesquels elle s'appuie, témoignent assez que si elle vient heureusement

à bout de ses entreprises , ce ne peut estre que par les conseils de ces Auteurs sçavans & experimentez , à la difference des Empyriques, qui dans leurs manieres , ne suivent ny methode, ny autorité. Quoy que l'habit de cette jeune Dame soit de pourpre , l'éclat de cette étoffe n'est pas tant pour marquer la couleur du sang qu'elle est souvent forcée de répandre , comme le vulgaire pourroit se l'imaginer, que pour faire entendre qu'elle n'a pas moins de zele que de charité pour secourir les pauvres , de mesme que les riches dans les maladies les plus contagieuses. Ce n'est pas encore sans un mystere particulier, que l'agraphe qui attache sa draperie sur son sein , est formée d'une Fleur de lis rayonnante. Elle de-

clare par cette piece honorable ,
 que la Compagnie des Maistres
 Chirurgiens Jurez de Paris, doit
 son établissement au plus saint
 de nos Rois , & que Louïs
 XIII. de triomphante memoire
 a bien voulu ajoûter en faveur
 de sa naissance , une Fleur de lis
 d'un caractere distingué , aux
 Armes de cette Communauté.
 La Boëte que la Chirurgie a au-
 près d'elle , est pleine d'un bau-
 me précieux , dont elle se sert à
 guerir les Playes ; & le Coq
 qu'on voit à ses costez , outre
 qu'il est un Oyseau solaire , &
 qu'on le sacrifioit à Apollon & à
 Esculape , est encore le symbole
 de la vigilance , vertu si neces-
 saire aux Chirurgiens.

La Figure qui est vis à vis
 d'Apollon est le Genie de la
 Chirurgie. Le Peintre l'a re-

présenté comme un jeune homme presque nud, ayant des ailes au dos, pour montrer qu'il est élevé au dessus du commun des Arts par l'utilité de ses inventions, qui ont pour objet le plus noble de tous les estres, pour faire connoître que rien ne doit l'embarasser dans ses reflexions, & que c'est dans l'âge adulte, où le sang faisant plus d'esprits que dans la vieillesse, ces esprits s'élevent aussi dans ce temps-là avec plus de rapidité au cerveau, pour inventer des moyens qui le conduisent aux différentes fins qu'il se propose. C'est en ce sens qu'un Auteur moderne a dit, que le *Genie est une disposition heureuse de l'esprit, dont on est redevable à la Nature, & qui le rend propre à imaginer promptement & facilement plusieurs*

choses , afin de réussir dans ses entreprises. La flamme ardente que ce jeune homme a sur la teste , marque le feu dont on doit estre animé , pour ne se rebuter jamais de la peine qu'il faut prendre , lors que l'on veut travailler aux Découvertes Anatomiques , ou quand il s'agit de suivre la Nature dans son cours & dans ses mouvemens. On conçoit encore par ce feu qu'il est impossible de préparer une infinité de remedes utiles , & de faire beaucoup d'operations , sans le secours de cet Element. Sa robe d'un vert naissant , signifie que si le Chirurgien s'étudie souvent à corriger les defauts de la Nature par l'excellence de son Art , ce n'est que dans l'esperance qu'il a d'en tirer de la gloire & une honneste recom-

pense, qui sont les deux plus puissans motifs pour aiguïser l'esprit de l'homme, & le faire réussir dans les ouvrages les plus pénibles.

A l'égard de la Renommée, placée au dessous du Genie, elle n'a presque pas besoin d'explication, car il n'y a personne qui ne sçache que dans cette disposition, elle va publier par tout la perfection où la Chirurgie est parvenue sous un regne si éclairé. Sa draperie d'un Bleu celeste, fait connoître qu'elle ne se repose jamais, & qu'elle est presque toujours dans le vague des Airs, pour apprendre en tous les lieux les nouvelles Découvertes qui ont enrichi cet Art.

Quand l'Amphithéâtre sera achevé, on en donnera une description plus étendue & plus

reguliere à la fin d'un Ouvrage qui paroitra dans peu , & qui aura pour titre , *Histoire de la Compagnie des Maistres Chirurgiens de Paris* , dans laquelle on fera voir l'origine & l'excellence de la Chirurgie ; le temps où l'on présume qu'elle fut séparée de la Medecine ; l'établissement de la Compagnie des Maistres Chirurgiens de paris ; son progrès , & l'état où elle est aujourd'huy. Cependant pour donner un avant-goût des peintures qui orneront le dedans de la coupe , on peut dire qu'on y verra les Medailles des Auteurs les plus celebres de toutes les Ecoles de l'Univers , avec des inscriptions convenables , au dessus desquelles & dans le lieu le plus élevé , la medaille du Roy paroitra toute brillante

sous la figure d'Apollon avec
cet Hemistiché à l'entour.

Nobis non alter Apollo.

On l'a rendu en François par
par ces quatre vers.

*Tandis qu'aux champs de Mars,
animé par la gloire,*

*Nos Guerriers sous LOUIS vou-
lent à la victoire,*

*Nous travaillons en paix dans ce
docte Sallon.*

*Et nos Chirons François n'ont point
d'autre Apollon.*

Comme c'est à Paris que l'on
a construit cet Amphitheatre
Anatomique, on a crû ne pou-
voir mieux remplir ce qui restoit
de l'Estampe, que par la plus
belle des Vûës de cette grande
Ville, avec les Armes & la De-
vise de la Compagnie. Cette
Vûë & le Profil de l'Amphi-
theatre sont du Sr Perolle, uni-

que pour ces sortes d'Ouvrages,
 Pour les Figures , elles ont esté
 dessinées par le Sieur Dieu, Pein-
 tre tres habile , & executées par
 le Sieur Simonneau l'Ainé,
 Graveur du Roy , avec tout le
 soin & toute la delicatesse pos-
 sible.

M. de Santeuil, Chanoine de
 Saint Victor , si celebre par les
 belles Inscriptions en Vers La-
 tins , qu'on voit à la pluspart des
 Monumens qu'on a érigés sous
 ce Regne, a composé un Disti-
 que pour celui-cy. La Compa-
 gnie l'a trouvé si juste , qu'elle
 l'a fait graver en caracteres d'or
 sur une table de marbre, qu'on
 a posée au dessus du Portail. Le
 voicy.

*Ad cedes hominum prisca Amphi-
 theatra patebant ;
 Ut dicant longum vivere , nostra
 patent.*

Ce Distique a esté traduit ou imité par Mrs de Veiron , de Papusse , l'Abbé Bochard de Saron , l'Abbé Saurin, Diereville, Bosquillon , Lallement de Mesfange , le Noble l'Abbé Girard & des Nouës , tous connus dans l'Empire des Lettres par les beaux Ouvrages qu'ils ont donnez-au Public. Chacun d'eux a excellé dans cette traduction, & ne pouvant vous en donner qu'une, à cause des autres articles qui me restent , je choisis celle de M. Bochard de Saron , parce qu'elle est la plus courte.

*Dans ses Cirques ouverts , l'Antiquité barbare ,
Enseignoit aux Mortels l'Art d'abreger leurs jours ;
Icy par un secret & plus doux & plus rare ,
On apprend le moyen d'en prolonger le cours.*

Je

Je vous envoie un Ouvrage
qui dit beaucoup en peu de pa-
roles, & qui peint un caractère
rare, quoy que le nombre des
parties qui le composent ne soit
pas grand. C'est le Portrait du
Sage, qui trouvera toujours plus
d'Admirateurs que de Sectateurs
Il est de M. l'Abbé de Riu-
peirous, qui a fait paroître son
esprit par des Ouvrages de plus
longue haleine, & qui ont reçu
beaucoup d'applaudissemens.

LE PORTRAIT du Sage.

S*I dans le Monde il est un Sage
Qui sçache moderer ses vœux
Seul il merite l'avantage
De porter le titre d'heureux.*



*Il vit content de sa fortune ;
Mars 1694.*

H

*Quelque part que le Ciel l'ait mis,
Jamais sa plainte n'importune
Ny les Princes, ny ses Amis.*



*Il ignore le vil commerce
Que les hommes font de leur cœur,
Et ne sçait point comment s'exerce
L'infame métier de flatteur.*



*Tous ses desseins sont legitimes,
Et conformes à la raison;
Il est toujours juste, & des crimes
Il ignore mesme le nom.*



*Dégagé de toute contrainte,
Le repos fait tout son plaisir,
Et content, il voit tout sans crainte,
Parce qu'il voit tout sans desir.*



*Il jouit d'une paix profonde;
Que nul revers ne peut troubler.
Et la cheute mesme du monde
Ne pourroit le faire trembler.*

Deux parens du même nom ont eu le bonheur de se ressentir en même temps des bontez du Roy , vers la fin du mois passé, ayant esté faits Colonels, l'un de Cavalerie, & l'autre d'Infanterie. Le premier est M. de Vienne la Thuilerie, dont je vous appris les heureux commencemens, le courage, & la vigueur extraordinaire dans ma Lettre de Février 1680. Il estoit devenu par ses services Lieutenant Colonel du Royal d'Anjou. Le Roy luy donna son agrément pour l'achat d'un Regiment, il traita de celuy de M. le Chevalier de Courcelles, & quelque temps après, Sa Majesté luy accorda en pur don le Regiment de Monbas qui vint pour lors à vaquer. Le Colonel d'Infanterie est M. de Vienne Presles, à

qu'il le Roy donne l'agrément du Regiment de Cambresis. Il menoit la gauche du premier Bataillon de ce Regiment à la Bataille de la Marfaille, & il y fit également éclater sa prudence & son courage. Ces deux Colonels comptent entre leurs Ancestres, deux genereux Freres qui cherchant à rendre un service signalé au Roy Henry I V. à son avènement à la Couronne, entreprirent avec le President de Mesgrigny, le Capitaine Largentier, & d'autres de leurs Parens & de leurs Amis, de remettre sous son obeïssance la Ville de Troyes qui avoit pris le party de la Ligue, & entraîné par son exemple toutes les autres Villes de Champagne dans sa rebellion, excepté celle de Châlons. A la verité ils n'eus-

rent pas d'abord le succès qu'ils s'estoient promis , appuyez par le Comte de Grand pré , par Mrs de Brichanteau, de la Vauguyon de Sautour, & par un grand nombre de Troupes. Ils penetrerent à main armée jusques au milieu de Troyes ; mais ils ne purent s'en rendre les Maistres , ayant esté repoussez ; ce que l'Auteur de Histoire Ecclesiastique de ce Diocese attribuë bien moins à la deffence humaine , qu'à celle des Saints Patrons de cette Ville. Toutefois ces genereux courages ne furent point rebutez par ce manque de succès qui avoit esté accompagné de la mort de Mony , Lieutenant de Sautour , Fils de l'un d'eux ; de celles de Sautour mesme , & de plusieurs autres personnes considerables, & qui fut encore suivy des mas-

facres d'un de leurs Freres , & d'un de leurs Cousins; de la perte qu'ils souffrirent en la pluspart de leurs biens , & de mille dangers pour leur liberté & pour leur vie. Ils y persevererent malgré tous ces maheurs & toutes ces traverses ; & s'y appliquerent avec tant de zele & tant de prudence , qu'enfin ils obtinrent par les voyes de l'adresse & de la douceur , ce qu'ils n'avoient pû emporter par la force des Armes , en sorte que sans verser une seule goutte de sang, ils firent ouvrir les Portes de Troyes aux Troupes du Roy , obligerent le Prince de Joinville d'en sortir avec les siennes & avec ses Ligueurs les plus enteftez ; en quoy les Maire de cette Ville , & le Sieur Paillor , premier Eschevin, homme de cœur

& de teste, très affectonné au bon party, leur furent d'un grand secours. Il y a cent ans que cette heureuse Reduction arriva au grand contentement du Roy & de tous les gens de bien. Les Memoires de Sully en rendent témoignage par le rapport qu'ils font d'une Lettre de ce Monarque à Messieurs de son Conseil d'Estat & de Finance du 28. Juillet 1597. Comme la rebellion de Troyes avoit attiré celle des autres Places de Champagne, l'exemple de la reduction de cette Capitale fit la leur, & le Roy attribua si bien ces heureuses suites au service que Vienne luy avoit rendu qu'il en fut fait mention dans les Lettres Patentes des dons qu'il receut de Sa Majesté, lesquels il partagea avec le Bisayent de M. de la Thuilerie, qui estoit

l'autre genereux Frere dont j'ay entendu parler.

Chacun a son caractere , & vous trouverez quelque chose d'assez singulier dans ecluy d'une jeune Demoiselle , dont je vais vous apprendre l'avanture. Elle avoit pris dès ses plus tendres années une étroite liaison avec une Fille de son âge , qui demeurant dans une maison voisine, estoit sans cesse avec elle , & partageoit tous ses divertissemens. Leur union se fortifia par ce commerce. La jeune Demoiselle se fit une si douce habitude de voir son Amie , qu'il n'y avoit rien d'égal à l'attachement qu'elle témoignoit pour elle. Tous ses secrets luy estoient communiquez , & elle faisoit consister ses plus grands plaisirs dans l'épanchement mutuel de cœur, qui les engageoit à se de-

couvrir jusqu'à leurs moindres pensées. Comme il est presque impossible d'aimer beaucoup sans estre jaloux, la Belle ne pouvoit souffrir sans des mouvemens d'impatience que son Amie eust pour autre de certaines complaisances qui marquent plus que de l'honnesteté & de l'estime. Je ne sçay mesme si elle auroit pû luy pardonner d'avoir un Amant qu'elle eust écouté avec plaisir.

Cet excès de delicateffe dans son amitié causa quelquefois entre elles de petites broüilleries qui s'appaisoient aussi tost ; mais son Amie ayant changé de quartier, & n'estant plus en pouvoir de la voir aussi souvent qu'elle avoit fait jusque-là, donna sujet à de longues plaintes. La Belle sceut qu'elle avoit fait habitude avec une

H 5

jeune Blonde d'une humeur fort enjouée & assez spirituelle, & la jalousie s'estant emparée de son esprit, elle voulut l'obliger ou à cesser entièrement de voir cette Amie nouvelle, ou du moins à ne la voir que fort rarement. L'effort qu'elle fit pour l'y engager fut inutile. Son Amie luy dit qu'il estoit injuste qu'elle voulust la priver d'une société agreable, qui ne faisoit aucun tort aux sentimens de tendresse qu'elles s'estoient promis reciproquement, sur tout lors que l'éloignement de quartier ne permettoit pas qu'elles se vissent à toute heure comme elles faisoient auparavant, & la resistance qu'elle apporta à ce que la Belle exigeoit de son amitié, la piqua si fort, que ne pouvant endurer cette

concurrence, elle rompit avec elle pour ne renouër jamais. Il est certain que la Belle poussa la chose trop loin, mais le partage ne pouvant l'accommoder, elle aima mieux bannir tout d'un coup par un effort violent ce qu'elle avoit dans le cœur, que d'estre exposée sans cesse à des sentimens d'indignation & de colere, qui renaistroient aussitôt qu'on les auroit étouffez par de nouvelles assurances d'amitié. Cette rupture fit prendre à la Belle la résolution de ne plus aimer. On luy disoit qu'on luy gardonnoit de ne point donner son cœur à une amie, pourvû qu'elle le gardast pour un amant qui le meriteroit mieux. Elle jura que si jamais elle en écoutoit quelqu'un, ce ne seroit que dans la veuë d'un

étab'issement considerable, puis que les hommes estant naturellement changeans, elle ne pouvoit prévoir qu'un fort grand malheur pour elle, si elle avoit la foiblesse de se laisser surprendre à l'amour. Elle tint parole. Il se presenta divers partis, & comme aucun ne la mettoit dans un rang au dessus de sa naissance, & qu'elle avoit raisonnablement du bien, elle aima mieux mener une vie tranquille avec sa Mere, qui l'aimoit fort tendrement, que de s'assujettir aux caprices d'un Mary qu'elle vouloit plutôt estimer qu'aimer. Elle menoit une vie assez remplie de douceur. L'agrément de sa personne, & la delicatesse de son esprit que la lecture avoit cultivé, auroient chez elle assez bonne

compagnie , & quand on luy reprochoit son indifferenee, elle répondoit qu'on n'avoit qu'à voir son attachement pour une petite Chienne , qui estoit toujours entre ses bras ; que les caresses qu'elle en recevoit luy faisoient un vray plaisir, & qu'elle le goustoit d'autant plus sensiblement , qu'elle estoit fort assurée qu'elle n'en seroit jamais trahie. Après qu'elle eut refusé quantité d'Amans , enfin un Cavalier distingué par son merite & par beaucoup d'avantages du costé de la fortune , s'accoutuma à la voir , & fut touché de ses charmes. La Mere voulut engager la Belle à des complaisances que l'honnesteié permet , afin d'augmenter l'amour qu'il commençoit à faire paroître , mais ce fut un soin

qu'elle dédaigna de prendre. Elle disoit au contraire qu'elle ne craignoit rien tant que de voir le Cavalier assez amoureux pour se déclarer, parce qu'elle mesme se condamneroit si elle n'acceptoit pas les avantages qui luy estoient leurs par son alliance, mais qu'en examinant le fond de son cœur, elle souhaitoit que rien ne s'offrist pour elle qui la pust tenter, afin de pouvoir vivre toujours dans l'estat heureux de liberté où sa mere la laissoit. Ses souhaits ne furent point accomplis. Le Cavalier ne put résister à sa passion. Il pria la Mere de luy accorder sa Fille, & il les laissa maistresses des conditions. La Belle surprise de la declaration, demanda du temps pour se consulter. Elle ne sentoit aucun panchant pour

un engagement de cette nature, & l'inconstance de son Amie luy faisant envisager l'obligation d'aimer un Mary comme un malheur qui auroit pour elle des suites facheuses, elle auroit prié le Cavalier de changer de sentimens, si sa Mere, & tout ce qu'elle avoit d'Amis, ne luy eussent représenté le tort qu'elle auroit de s'opposer elle-mesme à sa fortune. Les propositions du Cavalier furent acceptées, & comme il luy fut permis d'expliquer tout son amour, il eut du chagrin de voir que la Belle n'y répondoit que par des honnestetez qu'il luy estoit impossible de ne pas avoir. Il eut beau luy reprocher une certaine froideur qu'elle ne prenoit aucun soin de luy cacher; elle luy disoit que les plus fortes

passions des hommes s'éteignant en peu de temps , il estoit bon qu'elle ménageast son cœur , & c'est ce qu'elle faisoit de telle sorte que bien souvent au lieu d'écouter les tendres protestations qu'il luy faisoit, elle caressoit sa chienne qu'elle aimoit éperduëment , jusqu'à donner lieu au Cavalier d'en faire paroistre de la jalousie. Il luy disoit quelquefois par je ne sçay quel dépit de l'en voir si occupée , qu'il avoit peine à comprendre comment on pouvoit caresser tant une beste , qui toute jolie qu'elle pouvoit estre , ne meritoit pas qu'on s'y attachast comme faisoient la plupart des Femmes. La dessus elle élevoit la beauté & la fidelité de sa chienne , & s'il vouloit luy faire la cour , il falloit qu'il se con-

traignît à la caresser comme elle. Un jour que voulant luy plaire, il l'avoit mise sur ses genoux; l'envie qu'elle eut de sauter sur sa Maistresse, fit qu'elle tomba en cherchant à s'échaper, & comme elle estoit tres-petite & délicate, elle fit un cry qui dura long-temps, & donna sujet d'apprehender qu'elle ne se fust blessée. La Belle au desespoir de sa cheute, querella le Cavalier d'une maniere fort impetueuse, & ne fut plus capable d'entendre raison, voyant que sa chienne continuoît à se plaindre. On luy apporta de quoy manger, & elle détourna la teste de toutes les choses qu'elle aimoit le plus. Ce fut assez pour faire dire à la Belle que tous ses plaisirs estoient perdus, & que sa chienne estoit morte. Elle

mourut en effet deux jours après , & quand la Belle auroit perdu tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde, elle n'auroit pas montré une plus sensible affliction. On ne pouvoit essuyer ses larmes , & elle dit mille fois que ce n'étoit point à elle à aimer , puisque ses attachemens luy coustoient toujours si cher. Le Cavalier voulut luy parler , & si-tost qu'il se monroit , elle fuyoit en disant qu'elle ne pouvoit supporter la veuë d'un homme qui l'avoit privée de ce qu'elle aimoit le plus. Elle ajoûtoit qu'il l'avoit fait à dessein par un pur motif de jalousie. Tout ce qu'on luy put dire sur les contes qu'elle donneroit sujet de faire, quand on sçauroit que pour une Chienne morte , elle auroit rompu un mariage si

avantageux pour elle , ne servit qu'à l'affermir dans la résolution de ne plus revoir le Cavalier. Des sentimens si bizarres n'ont point manqué de le rebuter. Il a obligé la Mere à lui rendre sa parole , & quand on voudroit conclurre le mariage , on ne croit pas qu'on pût l'obliger à y consentir.

Je vous fis l'année dernière le détail de ce qui s'estoit passé à l'ouverture du Senat de Nice. Vous en fustes si satisfaite, que vous me priastes de continuer les années suivantes. Je voudrois avoir pû satisfaire plutôt votre curiosité , mais souvenez - vous que l'ouverture de ce Senat se fait deux mois plus tard que celle de nos Parlemens , & que la distance des lieux ne permet pas que l'on soit si-tôt éclaircy.

190 M E R C U R E
de ce qui s'y passe. Je vous fais
part de ce que j'en ay receu.

A Nice le 26. Février 1694.

L'Ouverture du Senat se fit icy,
suivant la coutume, le lende-
main des Rois. Il y eut un concours
extraordinaire. & Mr de la Porte,
Premier President, parla d'une ma-
niere fort éloquente & fort polie.
Voicy la substance de ce qu'il dit. Le
sujet de son Discours fut de l'import-
ance de faire regner la Justice dans
un Etat, du caractère des Magistrats
qui la doivent rendre, & des qua-
litez qui leur sont nécessaires pour
remplir leurs devoirs.

Après cette division il dit qu'il
avoit parlé en Latin l'année der-
niere, pour se conformer à l'usage
ordinaire du Senat, mais qu'il
croyoit devoir commencer à se servir

de la Langue Françoisse , pour suivre ce qui se pratique dans tous les Parlemens du Royaume ; que les Romains , à mesure qu'ils établissoient leur domination dans leurs Conquêtes , y introduisoient leur Langage comme leurs Loix , & que le Pretcur de Sicile avoit repris Ciceron , de ce qu'il avoit parlé Grec au Senat de Syracuse , disant qu'un Envoyé de Rome ne devoit parler dans une action solennelle que le Langage de la Republique ; mais qu'il s'étoit bien moins déterminé par ces exemples , que par les reflexions qu'il avoit faites , que le Senat tiens son Siege depuis trois ans sur les Fleurs de lis , que la Langue Françoisse y est parfaitement entendue , & que cette Ville réunie à la France en aimeroit sans doute le langage , comme elle en aimoit la domination.

Après ce préambule il expliqua sa première proposition de l'importance de la Justice dans un Etat, & pour la prouver il fit un détail des desordres que l'amour propre est capable de produire, des maux qui suivent les mouvemens des passions, & de tous les déreglemens qui troublent la société civile. Il fit voir combien la Justice est nécessaire pour les reprimer; il montra qu'elle conserve les droits du Prince, qu'elle défend ceux de l'Eglise, qu'elle maintient les Privileges de la Noblesse, qu'elle fait la sécurité des foibles, contre les entreprises des Grands. Il parla du nombre d'Etats qui ont péri dès que la Justice en a esté bannie, & parcourant tout ce que Sa Majesté a fait pour la reformation des abus qui s'étoient introduits dans la forme de la rendre, dans les Loix & dans les Coutumes, il finit ce pré-

mier point en faisant voir que cette Justice regne encore davantage dans le cœur de cet invincible Monarque, que dans son Royaume, & renouvella le souvenir des marques particulières que la Ville de Nice en avoit reçues en deux occasions importantes.

Sur le caractère des Magistrats, il dit que les Rois sont les Juges naturels de leurs Sujets ; que le droit & le pouvoir qu'ils en ont sont la plus grande marque de l'autorité souveraine ; que lors qu'il leur a plu de la communiquer aux Magistrats, ils les ont honorez de la pourpre & de l'hermine qui estoient des ornemens de la Royauté, & les ont placez sur des Tribunaux comme sur des Trônes, pour montrer que dans l'administration de la Justice ils representoient la majesté du Prince, qu'en effet la rebellion à leurs Or-

demens , & la violence contre ceux qui les executent , sont par les Ordonnances des crimes sans pardon ; qu'outre la dignité de leur caractère ils sont les Peres du Peuple , l'asile des Pauvres , de la Veuve , de l'Orphelin , la terreur des méchans , l'appuy de l'innocence , & la source de la tranquillité publique. Enfin il ajouta que le Parlement de Paris, ce premier Senat du Royaume, avoit esté jugé digne d'habiter l'ancien Palais de nos Rois, & avoit eu l'honneur de voir des Papes , & des Empereurs se soumettre à ses décisions.

A l'égard des devoirs des Magistrats , il dit que le premier est cette constante & perpétuelle volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient ; qu'ils doivent éloigner d'eux toutes les passions , & pour se servir des termes de l'Evangile, leur opposer la Joie de la justice ; que l'intérest

terest est un monstre qui peut rarement quelque chose sur des Juges, particulièrement sur ceux du premier rang, mais qu'ils ne laissent pas d'avoir d'autres ennemis dangereux, des séducteurs qui se trouvent dans leurs propres familles, parmi leurs meilleurs amis, dans les lieux les plus saints, des suborneurs agréables qui se présentent aux yeux, & qui corrompent la volonté, si le Magistrat n'y oppose une fermeté invincible; que comme il est au Public, il doit à tout le monde un accès libre & facile, à l'exemple des Magistrats Romains, qui donnoient Audience en tout temps, en tous lieux, jusqu'à se placer dans les festins près de la porte, suivant le témoignage de Plutarque, pour estre plus à portée d'entendre ceux qui avoient quelque chose à leur dire. Il parla de la

Mars 1694. I.

nécessité de bien sçavoir les Loix & les Ordonnances, du danger d'accabler la raison par la multiplicité des sentimens des Auteurs, de la longueur des Procés, & du soin qu'un Juge doit prendre d'en prévenir les abus. Il loua les Officiers du Senat de Nice sur leur probité, leur érudition, & la pureté de leurs mœurs. Il dit qu'il n'y avoit qu'à les proposer eux-mesmes à eux-mesmes comme de parfaits modeles de ce qu'ils doivent estre ; que dans la Conquête de leur Ville la bonheur d'y avoir trouvé de tels Magistrats n'est pas un des moindres avantages du Roy, mais que le leur est grand d'y vivre sous un si grand Prince, qui protège la justice, & qui sçait la rendre dans toutes les Professions & à la vertu ; qu'il le fait par des bienfaits solides, & par d'vraies honneurs ; que l'Ordre de Saint Louis qu'il a

nouvellement établey , les Comman-
deries & les Places qui en depen-
dent ne sont pas de ces Couronnes
infructueuses que donnoient les Ro-
mains pour recompenses des bonnes
actions ; que ce sont des Titres d'hon-
neur auxquels S. M. a attaché des
biens considerables , & qu'elle
distribue à ceux dont les services
l'ont mérité ; que cette justice dans
les recompenses , dans l'observation
des Loix , dans la punition des cri-
mes , fait dans l'Etat une juste har-
monie, qui est, pour ainsi dire, l'ame
des prosperitez de son regne , dans
lequel on a veu des choses si surpre-
nantes, & si merveilleuses , que ceux
mesme qui en ont esté les témoins ne
pourvent y faire reflexion sans étonne-
ment ; que sans parler de ce qui s'est
passé depuis le commencement de la
guerre , dont toutes les Campagnes
ont esté si glorieuses , il n'y a qu'à

rapeller les succès de la dernière, la prise d'Heydelberg, celles de Rose, d'Huy, de Charleroy, les Victoires de Neerwinde & de la Marsaille, les succès de la Mer dont plusieurs Nations jointes ensemble ne sauroient plus nous disputer l'Empire : qu'enfin il n'y a ny temps, ny lieux, ny occasion où ce grand Monarque ne triomphe des efforts & de la politique de cet Amalecite, auquel les Princes Catholiques ont eu l'aveuglement de s'unir contre la véritable Religion, Princes que cet ambitieux a soulevés au peril de leurs Villes & de leurs Estats, pour servir à ses interests particuliers & dont les vains efforts n'ont servi qu'à leur confusion, & à la gloire de nître invincible Monarques ; que ses Peuples sont heureux de vivre sous sa domination, que ceux de Nice partagent cette bonne fortune sous un Commandant

GALANT

vigilant, infatigable, & c.
l'exécution des ordres de Sa Majesté
que situez sur la frontière ils ne s'ap-
perçoivent de la guerre que par le
nombre des Troupes destinées pour
les défendre, si sages par la discipline
qu'elles observent, qu'on en pourroit
dire ce qu'on disoit de celles d'A-
lexandre Severe, que ce sont autant
de Compagnies de Sénateurs.

Fasse le Ciel, dit-il en finissant
son Discours, que tant de bonheurs
nous procurent la Paix, qu'elle soit
le fruit de tant de Victoires; &
qu'on la puise dans cette source de
graces dont le Chef visible de l'E-
glise vient de faire part à la Chres-
tienté. Que les vœux du sage Pasteur
qui éclaire ce Diocèse par sa doctrine,
qui l'édifie par sa piété & par ses
exemples, soient exaucez; & que
cet accomplissement de tous les biens,
comme parle le Prophete Isaye, soit

*la recompense des soins infatigables
de Louis le Grand.*

Ce fera sans doute vous faire plaisir que de vous envoyer l'extrait d'un Sermon de la Discipline Ecclesiastique, que M. l'Evêque & Comte de Noyon, Pair de France, Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Etat, prononça en l'Eglise de la Maison Professe des Jesuites, le Dimanche de la Quinquagesime. Ce sçavant Prelat ne portant encore que le nom d'Abbé de Tonnerre, a brillé autrefois dans les meilleures Chaires de Paris, & il a eu l'honneur de prescher des Avents & des Carêmes entiers devant Leurs Majestez, avec un applaudissement si general, que quand sa naissance ne l'auroit pas élevé

aux plus hautes dignitez de l'Eglise, on a tout sujet de croire que son esprit, & son erudition l'y auroient fait parvenir. On se fait un si grand plaisir d'entendre ses doctes Predications, qu'il eut trente-six Evesques pour Auditeurs le jour que je viens de vous marquer. Ce Sermon fut extremement approuvé de toutes les personnes d'autorité, de capacité & de pieté dans l'Eglise qui l'entendirent, & ils le jugerent d'autant plus utile, qu'il faisoit connoître le concert & l'harmonie de la Discipline primitive avec la Discipline presente, selon les saintes regles, que l'Esprit de Dieu a dictées & prescrites dans le Concile de Trente, par une perpetuelle & mesme tradition.

M. l'Evesque de Noyon prit

ces paroles de Saint Luc pour
 texte , *Et erat verbum istud ab-*
sconditum ab eis , & dit qu'en li-
 sant d'abord la Lettre du texte
 sans penetrer le fond du myste-
 re , on estoit forcé d'avoüer que
 l'on avoit cru trouver dans le
 personnage que fournissoit l'E-
 vangile de ce jour , un Aveu-
 gle à éclairer , un Paresseux à
 exciter , & un Egaré à ramener
 dans la voye , mais que l'Esprit
 de Dieu nous donnant presen-
 tement de plus grandes lumie-
 res, il alloit passer tout d'un coup
 de la lettre au mystere , & faire
 voir par trois changemens avan-
 tageux que cet Aveugle estoit
 un Penitent public, ce Paresseux
 un Catechumene , & cet Egaré
 un Chrestien parfait. Il com-
 mença en disant qu'il y a tant de
 rapport entre le peché , qui est
 le mal, la honte, qui en est l'effet,

& la pénitence qui en est le remede, que le peché forme trois différentes especes de hontes & de penitences, dont la premiere est une honte orgueilleuse qui fait des Penitens muets, qui augmentent leur crime par leur silence ; la seconde une honte timide , qui fait des Penitens éloquens , & dont la parole attire la grace , & la troisième une honte saintement impudente , & dont l'exemple repare le scandale injurieux à la gloire de Dieu. Il donna Cain qui ne répondit point quand Dieu luy demanda des nouvelles d'Abel , pour exemple du Penitent muet. *Penitens muets* , poursuivit-il, *qui voulez perir pour sauver un honneur imaginaire , & vous épargner une honte inévitable d'ailleurs , sachez que vous ne serez ny aveugles , ny*

sourds, ny insensibles, & que vous
verrez, vous entendrez, & vous por-
terez l'horreur de vos crimes par tout.
Le remords de conscience estant une
lumiere qui peut estre obscurcie, parce
qu'elle n'est pas Dieu, & qui pour-
tant ne peut estre éteinte, parce qu'elle
vient de Dieu, s'éclaircira toujours
assez pour vous découvrir la honte
de vos plaisirs au milieu de l'obscu-
rité qui les couvre. C'est une voix qui
parle toujours, qui ne se tait jamais,
& qui vous reproche tout le mal que
vous faites. C'est un poids qui charge
toujours, qui ne diminue jamais, &
qui vous écrase. Funeste & favorable
expérience de David Pecheur & Pe-
nitent, c'est vous qui nous apprenez
que le sort du remords de conscience
est différent par rapport à trois dif-
ferens états, que tantost il est une
preuve de la justice de Dieu, & tantost
une grace de sa miséricorde, & qu'il

*est ainsi, ou une lumiere qui éblouit,
une voix qui menace, & un poids
qui accable les pecheurs ; ou une lu-
miere qui conduit, une voix qui con-
sole les Penitens, & un poids qui ne
les charge qu'afin qu'ils se relevent
plus humbles.*

Après avoir donné Adam, qui
accusa Eve d'estre complice de
son peché, pour exemple du Pe-
nitent éloquent, dont la confes-
sion merita que Dieu luy pardón-
nast, & nous apprend que si le si-
lence des Penitens muets attire
des maledictions, la parole des
Penitens éloquens en détourne
le cours, il dit qu'il avouoit que
Saint Paul ordonnoit à Timo-
thée d'imposer des penitences
publiques, & que la primitive
Eglise estoit tous les jours occu-
pée à ces saintes reconciliations.
Il fit voir que si la penitence

Publique est un estat odieux, & qui découvre de grands pechez que l'homme hypocrite affecte de cacher, c'est un estat de grace refusé aux Anges dans le Ciel, réservé aux hommes sur la terre, & que Dieu estime tant, qu'il le préfère en quelque façon à celui d'innocence, comme s'il aimoit mieux, sauver les Vaisseaux du naufrage, que de les laisser en seureté dans le Port, après quoy il s'écria, *Courage, Pecheurs publics ! N'estes-vous pas suffisamment convaincus de tous les avantages de la grace, de la joye, & de la gloire de la penitence publique ? Amendez-vous le sens du mystere qui est it caché sous la figure de l'Aveugle ? Devenez & paroissez des penitens publics, & malgré les avis & les efforts de tous ceux qui voudroient vous imposer silence, criez*

de plus en plus, & sans aucune honte avec le Penitent genereux de nostre Evangile, Seigneur, ayez pitié de moy.

M. l'Evesque de Noyon fit remarquer dans sa seconde partie, que le desir de la science, l'amour des plaisirs, & la sainteté des matieres avoient formé trois diffentes especes des anciens Catechumenes; les curieux qui pretendoient connoistre les mysteres que l'Eglise leur cachoit, & qu'elle reveloit uniquement aux Fidelles; les paterseux, dont quelques-uns étoient appelez Cliniques, parce qu'ils differoient le Baptisme jusques au lit de la mort, pour éviter le long exercice d'une laborieuse penitence, & se sauver à l'extremité tout d'un coup; & les modestes qui refusoient tout,

& ne demandoient rien. Il en fit l'application, & après avoir reconnu des Catechumenes curieux, qui veulent sçavoir comment la Religion Chrestienne embrasse & soutient tant de contradictions apparentes, & plus difficiles à croire que celle du Buisson ardent qui bruloit toujours sans se consumer, il vint aux Catechumenes paresseux. *J'entens vostre langage, dit-il, hommes délicieux & insensibles à tout, pourveu que vous soyez couronnez de roses sans aucunes épines, & que vous viviez à vostre aise dans le sein des plaisirs. Je sçais la perilleuse ressource du bon Peccavi, comme si un miracle singulier estoit un exemple commun, & pouvoit tirer à consequence. Tout le monde scandalisé retentit de vos raisonnemens faux, ridicules, & injurieux à la grande*

misericorde du Sauveur. Nous vou-
lons toujours offenser Dieu, parce que
nous pouvons toujours nous repen-
tir. Nous nous croyons les arbitres
de nostre sort, maistres du crime &
de la grace, amis ou ennemis de Dieu
quand nous voudrons, & la mesme
porte n'est elle pas ouverte pour nous
au peché & à la penitence, à l'ex-
communiement & au pardon ? Il n'oublia pas
les Catechumenes modestes, &
ayant parlé des Benefices que
l'Eglise primitive destinoit à
certaines Catechumenes, qu'en-
suite elle faisoit Clercs, & at-
tachoit au service des Eglises
particulieres ; Relevons, pour sui-
vir-il, les justes actions de graces
que l'Eglise Gallicane doit au Roy,
qui luy rend les Catechumenes mo-
destes de ses dignitez & de ses Be-
nefices par de longues épreuves de di-
gnes Sujets. Enfin, admirons l'ins-

gñe piété du Prince , qui estant , pour parler dans les termes de Saint Ierôme , le plus Chrestien de tous les Grands , comme il est le plus grand de tous les Chrestiens , fait un si saint usage du droit sacré de nommer aux Prelatures , qu'il le regarde comme un poids , dont il ne peut décharger plus seurement sa conscience devant Dieu que dans le temps précieux de ses devotions.

Ce Prelat trancha sa troisième partie en peu de mots , en faisant voir que les Chrétiens peuvent estre partagez en trois classes ; les mauvais , qui sont froids ; les mediocres qui sont tièdes , & les parfaits qui sont ardens : & pour sçavoir si la parole de Dieu avoit répandu ses benedictions sur l'auditoire , il dit que pour en juger , il falloit que le Pecheur public devinst un Penitent public.

& s'écriast dans les termes de Nabucodonosor réduit & touché : *J'étois cet homme riche & voluptueux, la seule règle de mes volontez déréglées. J'étois aveuglé par mes propres desirs, auxquels, Dieu de justice, vous m'avez abandonné ! Vous estes un Dieu dont la nature n'est qu'esprit ; j'étois tout à la chair, pouvois je estre vostre image ? Vous estes le maître de tout ; j'étois l'esclave du peché qui n'est rien, quel rapport entre l'Original & la copie ? J'étois, helais ! que n'étois-je pas ? J'étois un Aaron Idolâtre, & je suis à present le fidelle Moïse. J'ay brulé le Veau d'or, & j'ay jetté les cendres coupables de tant de feux impurs dans le torrent des larmes de ma penitence. J'ay fait de plus trois salutaires efforts, qui m'ont relevé de toutes mes funestes cheutes. J'ay levé les yeux au Ciel, & je les ay fermés*

à la terre. J'ay fait revivre les sentimens que le crime avoit étouffez. Je suis tout renouvelé, & j'ay repris mon ancienne forme. Vous estes mon Createur, je suis homme, j'ay rappelé ma raison égarée. Vous estes mon Sauveur, je suis Crestien, j'ay retracé tous les traits de la Grace efficace, & par un heureux retour des vertus propres à mon âge, à ma condition, & à mon employ, ma premiere & belle figure d'homme Crestien m'est revenue.

Depuis ma derniere Lettre, j'ay à vous apprendre la mort de plusieurs personnes distinguées par leur naissance, par leurs emplois, & par leur merite. En voicy les noms.

M. Pucelle, premier President au Parlement de Grenoble, où il est mort d'une Fievre maligne en cinq jours, fort regretté de

toute cette Province, & de tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître. Il estoit Neveu de M. le Maréchal de Catinaï, & laisse deux Freres, l'un Conseiller Clerc au Parlement de Paris, & l'autre dans le service.

M. Amelot, Abbé d'Evrom, Aumônier du Roy. Il étoit Frere M. Amelot, distingué par plusieurs Ambassades, & presentement Ambassadeur Extraordinaire en Suisse. L'esprit, l'éloquence & l'intégrité sont le partage de ceux de cette Famille, qui est des plus illustres de la Robe.

M. Parmentier, Doyen des Substituts de M. le Procureur General. Il estoit âgé de quatre-vingt-six ans, & si connu par le grand nombre d'affaires qui luy ont passé entre les mains, qu'il

n'y a personne qui ne sçache tout ce que je pourrois vous dire de luy.

Dame Marguerite-Charlotte de Clerembaut. Elle avoit épou-
sé M. de Vienne, Conseiller en
la Cour , & Frere de Mrs de
Vienne dont je viens de vous
parler à l'occasion des deux Re-
gimens qu'ils ont obtenus.

M. de Charanton , Maistre
d'Hostel du Roy. Il servoit au-
près de Monseigneur le Duc de
Bourgogne , & il est mort subi-
tement d'apoplexie à Versailles.

Le Pere Dom Placide de Por-
cheron, Religieux Benedictin, &
Bibliotequaire de l'Abbaye de
S. Germain Desprez. Il estoit de
Chasteauroux, Diocese de Berry
& avoit un genie d'une vivacité
extraordinaire, une tres-heureu-
se memoire, beaucoup de delica-

tesse & de finesse d'esprit, de la politesse, sçachant parfaitement bien le monde, ce qui luy avoit attiré l'estime & l'amitié de quantité de personnes tres-considerables. La science du temps luy étoit connuë, & il avoit de grandes lumieres sur les interets des Princes, n'ignorant rien des Genealogies des plus grandes familles de toute l'Europe. Il possedoit parfaitement la Geographie, & a fait imprimer sur l'ancienne un vieux Manuscrit auquel il a donné le nom de Ravenas, & qu'il a enrichy d'un tres-grand nombre de Notes curieuses & sçavantes. Il étoit d'ailleurs tres-bon Medailliste, & sçavoit tres-bien l'Histoire profane, ancienne & moderne. Il a eu grande part à l'Edition nouvelle de Saint Hilaire, & écrivoit

également bien en François & en Latin. Il a donné une Education d'un Prince en François, & a fait tout nouvellement un Ouvrage Latin sur l'ancienne Géographie. Il sera donné au public avec le temps. Il sçavoit la Lanque Grecque & l'Italienne, & avoit une connoissance particuliere des Livres & des anciens Manuscrits. Enfin on trouvoit en luy tout ce qui estoit necessaite pour s'acquiter dignement de la Charge de Bibliothécaire dans une des plus fameuses Bibliothèques de France, tant par son antiquité, que par le grand nombre de Livres des meilleurs éditions, & de quantité de Manuscrits des plus anciens qui l'entichissent. Un homme d'un si grand merite devoit toujours vivre. Cependant il est

mort dans sa quarante & unième
année.

Nous avons aussi perdu un A-
vocat fort celebre qui n'estoit
âgé que de quarante trois ans.
C'estoit M. de Rez. Je ne vous
en diray rien , me contentant
de vous en voyer les Vers que
M. de Vertron a faits sur cette
mort.

PLeurez, pleurez, pauvres Plai-
deurs ,

Vostre Avocat est mort , l'un de nos
grands Réteurs.

Assurément c'est une perte

Et pour vous, & pour le Barreau.
Themis d'un voile noir à la teste
couverte

Voyant de Rez dans le Tombeau.
De Rez avoit le stile, & l'esprit de
Pageau ,

De Patru la langue discrète ,

De Fourcroy la science ; il estoit
jeune & beau.

Assurément c'est une perte
Et pour vous , & pour le Barreau.
Pour ses Clients rempli de Zele ,
Des Avocats il estoit le modele ;
Mais cet illustre Mort vivant dans
ses écrits

Charmera toujours nos esprits.
Si Paris est une autre Athènes,
De Reze estoit son Demosthène.
Cet Orateur divin avoit un tour
nouveau ,
Le geste aisé , l'air doux , la mine
ouverte

Assurément c'est une perte
Et pour vous & pour le Barreau.
Consolez-vous pourtant , infortunez
Plaideurs ;
La Sale du Palais n'est pas encor
déserte ,

Vous avez d'autres Orateurs ;
Au défaut d'un Le Maître, au dé-
faut d'un Pucelle,

Au

GALANT.

219

*Au défaut d'un Langlois, vous
avec un Nivelles,
Un Sachot, un Robert, un Vaul-
tier, un Chardon,
Un Dumont, un Errard, qui tous
charment l'oreille.*

*Ah! si j'avois une langue pa-
reille,
On m'entendrait parler, comme eux,
en Cicéron.*

*J'étalerois les traits de la belle Elo-
quence,*

*Et pour me consoler d'une Fatalité
Qui trop souvent, hélas! m'appelle
à l'Audience,*

*Je ferois voir la Vérité,
Avec l'Art enchanteur d'une bril-
lante Prose*

*Je plaiderois moi-même, & gagnen-
rois ma Cause.*

*Je viens d'apprendre tout pre-
Mars 1694.*

K

ſentement deux autres morts. L'une eſt celle de M. le Preſident Baillet, & l'autre de M. le Comte de Poitiers, Pere de M. l'Abbé de Poitiers, Chanoine de Liege, & de Mademoiſelle de Poitiers, qui brilloit à la Cour il y a quelques années, eſtant Fille d'honneur de Madame.

On a eu avis de la mort de la Grande Duchefſe de Toſcane la Douairiere. Elle eſtoit Fille du dernier Duc d'Urbain. L'Eſtat d'Urbain a eſté poſſedé par la Maïſon de la Rovere, & quand cette Maïſon a manqué, il eſt devolu au Saint Siege ſous Urbain VIII.

Dom Caſtillo qui commandoit dans Charleroy avant la reduction de cette Place, ſouhaitant de paſſer par la France pour rerou-

ner à Madrid, fit demander un passeport au Roy, & ce passeport luy ayant esté accordé, il a eu l'honneur de saluër Sa Majesté, & d'en recevoir des loüanges sur le Siege de Charleroy qu'il a soutenu beaucoup plus long-temps que les Alliez n'ont fait d'autres sieges, dans des Places bien plus fortes. M. le Maréchal Duc de Luxembourg, & M. le Comte de Guiscard l'ont regalé; ainsi que plusieurs autres Seigneurs de la Cour. Il a beaucoup d'équité, & les manieres honnêtes, naturelles aux Espagnols.

M. l'Abbé de Mailly, Frere de M. l'Evesque de Laval, de feu M. le Marquis de Nesle, tué au Siege de Philisbourg, & de M. le Comte de Mailly, Colonel general des Dragons, a esté nommé

par le Roy pour remplir la place d'Aumônier de Sa Majesté, qui estoit vacante par la mort de M. l'Abbé Amelot. Ce jeune Abbé soutient bien l'éclat de sa naissance, qui est des plus illustres de Picardie, & marche sur les traces de ceux de cette Maison, toujours estimez dans leurs differens emplois.

Il paroist depuis peu un Livre intitulé, *Journal des Marches, Campemens, Batailles, Sieges & Mouvements des Armées du Roy en Flandre, & de celles des Alliez, depuis l'année 1690, jusques à present.* Il a esté présenté au Roy par M. Vaulier, Commissaire ordinaire de l'Artillerie, & on y voit les ordres & la conduite d'un General, les Campemens, les marches, la maniere de les assurer,

& d'occuper un terrain à la veüe de l'Ennemy , en quoy consiste le secret de l'Art militaire , & d'où dépend le succès des grandes actions. Il y a joint , par rapport à nos mouvemens, tous ceux des Ennemis qui ont esté de quelque importance , & leurs dispositions les mieux entendues dans les différentes occasions. Cet Ouvrage est d'un stile concis & accompagné d'une Carte particulière des lieux de la Flandre où se sont passez les mouvemens dont l'Auteur parle. Cette Carte a esté dressée sur ses Memoires par M. Moullart Sanson , Geographe du Roy. Les Campemens de chaque année y sont marquez par des couleurs différentes. On y a mis aussi les Camps que les Ennemis ont occupez proche de

nos Armées. Ainsi elle donnera un plein éclaircissement de tout ce qu'on pourra souhaiter. Ce Livre se vend chez le Sr Brunet, à l'Enseigne du Mercure Galant au Palais, dans la grande Salle.

Il debite aussi une Comedie faite sur des Originaux dont il se trouve dans tous les estats du monde ; elle est intitulée *Les Souffleurs*, dont elle fait voir une peinture fort divertissante. Outre les Estampes qui se trouvent dans cette Piece, elle est remplie de quantité d'Air notez, de sorte qu'elle ne plaist pas moins par la diversité qui s'y rencontre, que par les choses plaisantes que l'on a tirées de son sujet.

Le Roy partit de Versailles le

i 5. de ce mois, pour se rendre
 à Chantilly. Le 16. il fit la re-
 vue des quatre Compagnies de
 ses Gardes, avec leurs Capitai-
 nes à leur teste, & ensuite il prit
 avec les Princesses le divertisse-
 ment du Vol. Le 17. il vit en-
 core ses Gardes, après quoy il
 alla tirer. Le 18. il arriva à Com-
 piegne. Le 19. il prit le diver-
 tissement du Vol avec les Prin-
 cesses. Le 20. il alla tirer, &
 le 21. il fit la revue de son Re-
 giment, & alla encore tirer. Le
 22. il fit la même revue, & prit
 le divertissement du Vol. Les
 deux jours suivans il alla tirer, &
 le 25. il prit encore le divertisse-
 ment du Vol. Le 26. & le 27. il
 vit les Carabiniers, & le 28. il
 alla coucher à Chantilly, estant
 fort satisfait des Troupes qu'il a

vües. Ce Prince y a demeuré le 29. & le 30. C'est un lieu si délicieux, & Monsieur le Prince en fait si bien les honneurs, qu'on n'y peut estre qu'avec une extrême satisfaction. On ne peut douter de la parfaite santé du Roy, puisque ce Prince infatigable a toujours esté occupé à faire des reveuës ou à chasser, & qu'il n'a pas laissé de tenir Conseil dans les temps qu'il n'estoit point occupé.

Le *Careme* estoit le vray mot de l'Enigme du mois passé. Ceux qui l'ont trouvé sont Mrs du Guain : de Mory : Chesnebrun, Bailly de Nogent : Casson : Carrillier : Destival de l'Hostel Serpente : M. Laval. Capitaine de la troupe Angloise : de Sisepierre : Mademoiselle de Cor-

douilles : le Berger Fleuriste ,
 le Bourgeois Fidelle de la Mon-
 tagne Sainte Geneviève : le
 Berger Auteur des galantes
 Causes de recufation , contre la
 Bergere Galatée : la fpirituelle
 du Gain , & fa chere compa-
 gne : le gros Controlleur : le
 Petit éveillé de Chatouë : le
 Fils adopté de Montmorency :
 l'aimable Rifole : Fanchon
 Renard : l'Abbé de Galiotte ,
 près de Nogent le Rotrou :
 le Difcret Bongart d'Orleans :
 la Princeffe Olive : Claridiane :
 Priappe : le Chevalier du So-
 leil : le Chevalier Rosicler :
 Brufeldore : la Conftante à
 l'Anagramme *j'ay l'efperance* , &
 fon heureux Berger : le genie
 de la grande Ecurie : le Mary
 de l'innocence opprimée : la

K 5

belle Mere de l'Hostel de Mars :
l'Aimable Fouques : le Che-
valier Pacifique : le Pere de
l'agreable Famille : Bihoreau
l'aînée : de la Theillest , & de
l'Hammeau : Hubert l'aimable ,
& bon Chrestien : Bertier , le
Marchand de Vin : Mademoi-
selle de Beauſſe du Guesclin :
le Sage : la Chappelle : le Scul-
pteur : Prud'homme : l'Astro-
logien ſincere & discret : la
Sage Mimie , & ſon agreable
Amant perſeverant.

Vos Amies ſe divertiront ſur
la nouvelle Enigme que je vous
envoie.





ENIGME.

A Deux choses bien différentes
 Un mesme nom convient ; ce nom
 qu'il faut trouver ,
 Sans le secours des remarques sui-
 vantes ,
 Pourroit , Lecteur , te faire trop
 refuser.



Pour te faciliter ce que tu te proposes
 Je te diray que l'une de ces choses
 S'exprime en genre masculin ,
 Et l'autre en genre féminin.



L'une est gracieuse , agreable ,
 D'un accueil doux & favorable ,
 Et tres-volontiers se produit.

K 6

*L'autre toujours est tenebreuse ;
 Timide, inquiète, ombrageuse ,
 Et s'effarouche au moindre bruit,*



*L'une fait toujours bonne mine ,
 L'autre ne vit que de rapine ,
 Et ravage par tout où son corps peut
 passer.*

*L'une enfin n'est qu'une gâte-mé-
 nage ;*

*D'amour & d'amitié l'autre est un
 témoignage ,*

*Mais un moment aussi suffit pour
 l'effacer.*

*Rien ne sçauroit estre plus de
 saison que l'Air nouveau que je
 vous envoie.*

AIR NOUVEAU.

C*hrétiens, aimez tous la souf-
 france ,*

PI
O-
172
es
la
du
ez
ix
de
ir
ils
ce
n-
de
pi
ils



de Savoye n'eust aussi

Chrétiens, aimez tous la souffrance

*On cessez de porter un nom si glo-
rieux ,
Rien n'est plus assuré que le chemin
des Cieux
Est celui de la patience.*

Je viens à la situation des affaires de l'Europe touchant la Guerre presente. Les Sujets du Duc de Savoye s'estant fâchez fort long temps d'avoir la Paix depuis la perte de la Bataille de la Marfaille , ont cessé d'avoir cette esperance , si tost qu'ils ont appris que leur Prince étoit allé à Milan , pour conferer touchant les preparatifs de la Campagne prochaine , ce qui les a tellement chagrinez qu'ils ont esté sur le point de se soulever. Cela feroit arrivé si le Duc de Savoye n'eust aussitost pris la

poste pour retourner à Turin, afin d'empêcher par sa présence la fuite du mécontentement de ses Sujets, qui ne sont pas moins ruinez par les Troupes de leurs Alliez que par celles de leurs Ennemis. Ils sont aussi desolez par les partis de la Garnison de Pignerol, qui s'étendent dans toute la pleine, & ne reviennent jamais sans un grand nombre de Prisonniers. Il est mort une si grande quantité d'Allemans dans le Montferrat, qu'il est impossible que l'Empereur soit en estat de reparer cette perte, ayant luy mesme besoin de beaucoup de Troupes, parce que les Turcs doivent estre beaucoup plus forts la Campagne prochaine que Sa Majesté Imperiale ne

l'avoit crû. Depuis un mois toutes les Lettres d'Allemagne , de Hollande , de Bruxelles , & même de toutes les Cours des Alliez , en conviennent , & toutes les correspondances secrètes que l'Empereur a dans l'Empire Otoman en font foy L'Empereur avoit crû pouvoir épargner la dépense d'une partie de sa Flote sur le Danube , mais les Turcs y font un si grand armement , que ce Prince se trouve obligé d'ajouter au sien , non seulement tout qu'il en avoit retranché , mais aussi de nouveaux Bâtimens , pour lesquels il n'y a point de fonds , non plus que pour l'augmentation des Troupes de terre , ce qu'on avoit résolu de mettre en cam-

pagne de ce costé là ne suffisant pas pour s'opposer aux Armées du Grand Seigneur, qui doivent estre formidables. Ce sont les propres termes des Lettres écrites de Vienne, le Grand Visir ayant donné de son propre argent, pour engager les vieilles Troupes qui avoient quitté le service, à y rentrer. On assure mesme que le Grand Seigneur doit venir à Belgrade, pour y demeurer pendant la Campagne, afin de donner plus de chaleur à ses Armées. Toutes ces choses ont obligé l'Empereur d'envoyer en poste à Rome le Duc de Croy, pour demander un secours d'argent à Sa Sainteté. On luy a représenté l'embarras de la Chambre Apostolique, & que

le Pape a trouvé fort mauvais que la Maison d'Autriche ait voulu écouter plutôt que ses paternels offices, les promesses de l'Angleterre & de la Hollande, pour luy faire continuer la guerre, & refuser les propositions de la France pour la Paix. Ce sont aussi les propres termes des Lettres de Rome. Les affaires de l'Empereur sont en beaucoup plus mauvais estat depuis cette réponse, Sukan Galga avec quatorze mille, tant Turcs que Tartares, & Mécontents de Hongrie, estant entré en Transilvanie, par un passage que gardoient les Milices du Pays, qui l'ont laissé libre. On les soupçonne d'avoir esté d'intelligence pour l'abandonner, estant fort las de la domination

des Imperiaux , qui leur est fort à charge , & qui ont perdu quatre cens hommes en cette occasion avec l'équipage de quatre Regimens. Il y a eu plusieurs Villages pillés & brûlés , pendant six jours que les Turcs & les Tartares ont demeuré dans le Pays , d'où ils ont amené vingt mille esclaves. Le Comte de Veterani s'est trouvé engagé de partager ses Troupes pour envoyer garder ce passage , de sorte qu'il a esté contraint d'en envoyer demander d'autres à la Cour de Vienne ; ce qui l'embarasse beaucoup en ayant grand besoin ailleurs , ainsi que de Travailleurs. Les Turcs la menacent de plusieurs Sieges à la fois , ce qui fait qu'elle dégarnit les Travaux.

leurs d'une Place pour les envoyer à d'autres , & qu'aucune n'est achevée de fortifier. La cherté des vivres est tres-grande dans toute l'Allemagne , & le pain vaut cinq sols la livre à Francfort. Le V Virtemberg est entierement ruiné , & il y'est mort soixante mille personnes. Il ne faut pas s'en étonner , ce Pays ayant esté obligé de nourrir plus de quatre-vingt mille hommes pendant la Campagne dernière. Les autres Etats d'Allemagne , où les deux Armées ont passé , ne sont guere en meilleur estat. Les affaires d'Angleterre vont beaucoup plus lentement que l'on n'avoit crû ; comme il manque beaucoup de Membres au parlement , on a mandé dans

les Comtez ceux qui se sont retirez. On croit que c'est à cause du mécontentement qu'ont les deux Chambres des trois Bills qui ont esté rejettez par le prince d'Orange, & de la disette des fonds pour trouver les subsides accordez. Les impositions proposées sur le Sel, sur les Bieres, sur les Cuirs & sur le Savon, chagrinent beaucoup les peuples, qui apprehendent qu'elles ne soient éternelles. Un Membre de la Chambre Basse a fait un grand Discours sur ce sujet, & fait connoître que si l'on accordoit les Impositions au prince d'Orange, il pourroit à l'avenir se passer d'un Parlement, & n'en convoqueroit plus, & qu'ainsi cet Impost ne s'oste-

roit point , parce qu'il faut qu'un parlement annulle ce qu'un autre a fait. Cette affaire n'est pas encore terminée. On a mis en liberté tous ceux qui avoient esté enrollez par force , tant Soldats. que Matelots ; les recruës vont lentement , & quoy qu'il y ait plusieurs Colonels nommez , on ne travaille encore aux recreuës que de trois Regimens. Les Troupes de Hollande ne sont augmentées que d'un Regiment , & l'armement Naval ne sera pas plus fort que celui de l'année dernière. Outre le chagrin qu'ont les Anglois , & les Hollandois à cause des Bâtimens que nous leur prenons tous les jours , ils ont encore eu celui d'apprendre l'arrivée

de nostre Flote des Indes, & l'on acité à Londres, pour leur faire leur procès, les Commandans des Vaisseaux qui ont laissé entrer le Capitaine Bart dans le Port de Dunkerque sans l'attaquer.

Cinq Personnes ont fait banqueroute à Madrid, Seville & Cadix, & on croit qu'elles en feront faire plusieurs autres en Hollande, & que le commerce en souffrira beaucoup. Jamais l'Espagne n'a esté dans un si miserable estat, & cette grande Puissance ne peut qu'à peine fournir de quoy deffendre la Catalogne, où les François n'envoient pas un grand nombre de Troupes.

Les affaires de Liege sont dans une situation qui merite bien

que je vous en entretiennent.
 Le nombre des Pretendans à
 la Principauté de cet Estat est
 grand. L'Empereur sollicite
 pour deux de ses Cousins, &
 les recommande à Rome. Ce
 sont l'Evesque de Vesteflavie,
 & le Grand Maistre de l'Or-
 dre Teutonique. L'Electeur
 de Baviere recommande le
 Prince Clement son Frere,
 Electeur de Cologne, & l'An-
 gleterre & la Hollande sont de-
 clarées pour le Grand Doyen
 de l'Eglise de Liege, qui gou-
 vernoit sous le deffunt Eves-
 que. Outre qu'il est tout à
 eux, les Hollandois ne veulent
 point de Princes, dont la puis-
 sance leur feroit ombrage,
 comme seroit celle de l'Electeur
 de Cologne. C'est ce qui les

oblige à remettre beaucoup d'argent à Liege, pour soutenir leur party. La France qui ne veut rien que d'équitable, remontre seulement que le Pays & la Ville estant remplis de Troupes Etrangères, on devroit reculer l'élection jusques après la guerre finie, puis que cette election ne scauroit estre presentement ny libre, ny legitime à moins que l'on n'assigne un lieu franc & libre pour l'Assemblée des Capitulaires, qu'on ne relasche deux Chanoines Capitulaires, retenus prisonniers à Mastrok par les Hollandois, & que les Cardinaux de Bouillon & de Furstemberg, qui sont aussi Chanoines, ne se trouvent à l'Election. Cela est sans replique.

Le

GALANT. 243

Le Vaifseau le Diamant a
fait une Prise Angloife de vingt-
cinq à trente mille écus ; & les
Armateurs de S. Malo y ont
amené deux Prises confiderables
l'une Angloife , & l'autre
Hollandoife. Je fuis, Madame,
votre, &c.

A Paris le 31. Mars 1694



L



TABLE.

P Relude.	
Relation d'un accident extraordinaire arrivé à Troyes en Champagne.	5
Recueil de Vers en forme d'histor- res.	30
Dissertation sur la nature du feu.	46
Le Temps à Mademoiselle de Scu- dery.	69
Réponse de Sapho au Temps.	105
Madrigal sur le même sujet.	71
Lettre de M. de la Brosse à Mr de Can, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, concernant la Fieure maligne.	74
Epistre en vers.	124

T A B L E.

<i>Galanterie.</i>	129
<i>Course faite de Paris à Versailles, & de Versailles à Paris.</i>	131
<i>Relation envoyée de Tripoly touchant les antiquitez de Lebida, ou Lepus magna.</i>	138
<i>Construction d'un nouvel Amphitheatre Anatomique.</i>	152
<i>Le Portrait du Sage.</i>	171
<i>Mrs de Vienne sont pourvus de deux Regimens.</i>	173
<i>Histoire,</i>	174
<i>L'ouverture du Senat de Nice.</i>	189
<i>Extrait d'un Sermon presché par M. de Noyon aux grands Iesuites.</i>	200
<i>Mors.</i>	212
<i>Reception faite en France à Dom Castillo, cy-devant Commandant dans Charleroy.</i>	210
<i>Charge d'Aumonier du Roy donnée à M. l'Abbé de Mailly.</i>	221



T A B L E.

*Journal des marches & campemens
des Armées du Roy en Flandre.*

<i>Les Souffleurs.</i>	222
<i>Journal du Voyage du Roy.</i>	224
<i>Article des Enigmes.</i>	225
<i>Situation des affaires de l'Europe.</i>	229
	232
<i>Prises faites par nos Armemens.</i>	243

Fin de la Table.

1876

re.

22

24

25

29

re.

33

43

